

**VOYAGE APOSTOLIQUE DU PAPE FRANÇOIS EN POLOGNE
À L'OCCASION DE LA XXXI^E JOURNÉE MONDIALE DE LA JEUNESSE**

27-31 JUILLET 2016



Discours et homélies du Saint Père François – source : w2.vatican.va



TABLE DES MATIERES

Mercredi 27 juillet 2016

Salut aux journalistes au cours du vol Rome-Cracovie.....	3
Rencontre avec les autorités, avec la société civile et avec le Corps diplomatique dans la cour d'honneur du Wawel.....	4
Rencontre avec les évêques polonais dans la cathédrale de Cracovie.....	6
Salut aux fidèles depuis la fenêtre de l'Archevêché.....	14

Jeudi 28 juillet 2016

Messe à l'occasion du 1050e anniversaire du baptême de la Pologne, à Częstochowa.....	16
Cérémonie d'accueil des jeunes au Parc Jordan de Błonia à Cracovie.....	18
Salut aux fidèles depuis la fenêtre de l'Archevêché.....	22

Vendredi 29 juillet 2016

Visite à l'Hôpital pédiatrique universitaire (UCH) de Prokocim à Cracovie.....	24
Chemin de croix avec les jeunes au Parc Jordan de Błonia à Cracovie.....	25
Salut aux fidèles depuis la fenêtre de l'Archevêché.....	27

Samedi 30 juillet 2016

Visite au sanctuaire de la Divine Miséricorde à Cracovie.....	29
Messe avec les prêtres, religieuses, religieux, consacrés et séminaristes polonais au sanctuaire St-Jean-Paul II à Cracovie.....	29
Veillée de prière avec les jeunes sur le Campus Misericordiae.....	31

Dimanche 31 juillet 2016

Messe pour la Journée mondiale de la Jeunesse sur le Campus Misericordiae.....	37
Angélus.....	40
Salut aux fidèles depuis la fenêtre de l'Archevêché.....	41
Rencontre avec les bénévoles des JMJ et avec le Comité des organisateurs et bienfaiteurs à la Tauron Arena à Cracovie.....	41
Conférence de presse du Saint-Père au cours du vol de retour de Cracovie.....	45



Salut du Saint-Père aux journalistes sur le vol vers Cracovie

Vol papal

Mercredi 27 juillet 2016

Père Lombardi :

Alors, Saint-Père, bienvenue parmi nous. Merci de prendre aussi au cours de ce voyage un peu de temps pour nous saluer et être avec nous. Nous, comme d'habitude, nous sommes plus de 70 de 15 pays différents et nous espérons faire un bon service pour diffuser vos paroles et votre message au cours de ces journées si importantes.

Nous traversons des journées qui nous émotionnent tous, comme nous le savons, pour ce qui se passe dans le monde, pour ce qui s'est passé hier ; et alors nous serions aussi reconnaissants si, avant de nous saluer personnellement, vous nous disiez une parole sur comment vous vivez ce moment et comment vous vous apprêtez à rencontrer les jeunes du monde dans cette situation. Merci, Saint-Père.

Pape François :

Bonjour, et merci pour votre travail.

Un mot qui – sur ce que disait le Père Lombardi – se répète beaucoup est « insécurité ». Mais le vrai mot est « guerre ». Depuis longtemps nous disons : « le monde est en guerre par morceaux ». C'est une guerre. Il y avait celle de 14, avec ses méthodes ; puis celle de 39-45, une autre grande guerre dans le monde ; et maintenant il y a celle-ci. Elle n'est pas très organique, peut-être ; organisée, oui, mais organique... je dis ... Mais c'est une guerre. Ce saint prêtre, qui est mort justement au moment où il offrait la prière pour toute l'Église, est unique ; mais que de chrétiens, que d'innocents, que d'enfants... Pensons au Nigeria, par exemple. « Mais c'est l'Afrique ... ». C'est une guerre. N'ayons pas peur de dire cette vérité : le monde est en guerre parce qu'il a perdu la paix.

Merci beaucoup de votre travail en ces Journées de la Jeunesse. La jeunesse nous dit toujours espérance. Espérons que les jeunes nous disent quelque chose qui nous donne un peu plus d'espérance, en ce moment.

Pour le fait d'hier, je voudrais aussi remercier tous ceux qui se sont manifestés par les condoléances, de façon spéciale le Président de la France, qui a voulu me joindre téléphoniquement, comme un frère. Je le remercie.

Merci.

Père Lombardi :

Merci, Saint-Père. Soyez sûr que nous aussi nous chercherons à travailler avec vous pour la paix, ces jours-ci.

Pape François :

Je voudrais dire un seul mot pour clarifier. Quand je parle de guerre, je parle de guerre vraiment, non de guerre de religion, non. Il y a une guerre d'intérêts, il y a une guerre pour l'argent, il y a une guerre pour les ressources de la nature, il y a une guerre pour la domination des peuples : cela c'est la guerre. Quelqu'un peut penser : « Il parle de guerre de religion ». Non. Toutes les religions veulent la paix. La guerre, ce sont les autres qui la veulent. Compris ?

Rencontre avec les autorités, avec la société civile et avec le corps diplomatique Cracovie, Cour d'honneur du Wawel

Mercredi 27 juillet 2016

*Monsieur le Président,
Distinguées Autorités,
Membres du Corps diplomatique,
Recteurs magnifiques,
Mesdames et Messieurs,*

Je salue avec déférence Monsieur le Président et je le remercie pour l'accueil chaleureux et pour ses aimables paroles. Je suis heureux de saluer les membres distingués du Gouvernement et du Parlement, les Recteurs d'universités, les Autorités régionales et de la cité, de même que les membres du Corps diplomatique et les autres Autorités présentes. C'est la première fois que je visite l'Europe centre-orientale et je suis heureux de commencer par la Pologne, qui a eu parmi ses fils l'inoubliable saint Jean-Paul II, inventeur et promoteur des Journées mondiales de la Jeunesse. Il aimait parler de l'Europe qui respire avec ses deux poumons : le rêve d'un nouvel humanisme européen est animé par le souffle créateur et harmonieux de ces deux poumons et de la civilisation commune qui trouve dans le christianisme ses racines les plus solides.

La mémoire caractérise le peuple polonais. Le sens vivant de l'histoire du Pape Jean-Paul II m'a toujours impressionné. Quand il parlait des peuples, il partait de leur histoire pour en faire ressortir les trésors d'humanité et de spiritualité. La conscience de l'identité, libre des complexes de supériorité, est indispensable pour organiser une communauté nationale sur la base de son patrimoine humain, social, politique, économique et religieux, pour inspirer la société et la culture, en les maintenant fidèles à la tradition et en même temps ouvertes au renouveau et à l'avenir. Dans cette perspective, vous avez célébré il y a peu de temps le 1050ème anniversaire du Baptême de la Pologne. Cela a certainement été un moment fort d'unité nationale, qui a confirmé comment la concorde, même dans la diversité des opinions, est la route sûre pour atteindre le bien commun du peuple polonais tout entier.

De même, la fructueuse coopération dans le cadre international et la considération réciproque mûrissent par la conscience et le respect de l'identité propre et de celle d'autrui. Le dialogue ne peut exister si chacun ne part pas de sa propre identité. Dans la vie quotidienne de chaque individu, comme de toute société, il y a toutefois deux types de mémoire : bonne et mauvaise, positive et négative. La mémoire bonne est celle que la Bible nous montre dans le Magnificat, le cantique de



Marie, qui loue le Seigneur et son œuvre de salut. La mémoire négative est au contraire celle qui tient le regard de l'esprit et du cœur fixé avec obsession sur le mal, surtout sur celui commis par les autres. En considérant votre histoire récente, je rends grâce à Dieu car vous avez pu faire prévaloir la mémoire bonne : par exemple, en célébrant les 50 années du pardon réciproquement offert et reçu entre les évêchés polonais et allemand, après la seconde guerre mondiale. L'initiative, qui a impliqué initialement les communautés ecclésiales, a déclenché aussi un processus social, politique, culturel et religieux irréversible, changeant l'histoire des relations entre les deux peuples. À ce sujet, rappelons aussi la Déclaration conjointe entre l'Église catholique de Pologne et l'Église orthodoxe de Moscou : un acte qui a engagé un processus de rapprochement et de fraternité non seulement entre les deux Églises, mais aussi entre les deux peuples.

Ainsi, la noble nation polonaise montre comment on peut faire grandir la mémoire bonne et laisser tomber la mauvaise. Pour cela il faut une espérance solide et une confiance en Celui qui conduit le destin des peuples, ouvre les portes fermées, transforme les difficultés en opportunité et crée de nouveaux scénarios là où cela semblait impossible. Les vicissitudes historiques de la Pologne en témoignent vraiment : après les tempêtes et les obscurités, votre peuple, rétabli dans sa dignité a pu chanter, comme les Hébreux de retour de Babylone : « Nous étions comme en rêve. [...] notre bouche était pleine de rires, nous poussions des cris de joie » (Ps 126, 1-2). La conscience du chemin accompli et la joie pour les objectifs atteints donnent force et sérénité pour affronter les défis du moment, qui demandent le courage de la vérité et un engagement éthique constant, afin que les processus décisionnels et opératifs comme aussi les relations humaines soient toujours plus respectueux de la dignité de la personne. Chaque activité y est associée : aussi l'économie, la relation avec l'environnement et la manière même de gérer le complexe phénomène migratoire.

Ce dernier demande un supplément de sagesse et de miséricorde, pour dépasser les peurs et réaliser le plus grand bien. Il faut discerner les causes de l'émigration de la Pologne, en facilitant le retour de tous ceux qui le veulent. En même temps, il faut la disponibilité pour accueillir tous ceux qui fuient la guerre et la faim ; la solidarité envers ceux qui sont privés de leurs droits fondamentaux, parmi lesquels celui de professer en liberté et sécurité leur propre foi. En même temps, cela demande des collaborations et des synergies au niveau international dans le but de trouver des solutions aux conflits et aux guerres, qui contraignent tant de personnes à laisser leur maison et leur patrie. Il s'agit aussi de faire le possible pour alléger leurs souffrances, sans se lasser d'agir avec intelligence et continuité pour la justice et la paix, en témoignant dans les faits des valeurs humaines et chrétiennes.

À la lumière de son histoire millénaire, j'invite la Nation polonaise à regarder avec espérance l'avenir et les problèmes qu'elle doit affronter. Une telle attitude favorise un climat de respect entre toutes les composantes de la société et une confrontation constructive entre les différentes positions ; en outre, elle crée les meilleures conditions pour une croissance civile, économique et même démographique, alimentant la confiance d'offrir une vie bonne à ses propres enfants. En effet, ils ne devront pas seulement affronter des problèmes mais ils jouiront des beautés de la création, du bien qu'ils sauront accomplir et diffuser, de l'espérance que nous saurons leur donner. Les mêmes politiques sociales en faveur de la famille, cellule première et fondamentale de la société, pour venir en aide aux plus faibles et aux plus pauvres et les soutenir dans l'accueil responsable de la vie, seront de cette façon encore plus efficaces. La vie doit toujours être accueillie et protégée – les deux choses ensemble : accueillie et protégée – de la conception à la mort naturelle, et tous nous sommes appelés à la respecter et à en prendre soin. D'autre part, il revient à l'État, à l'Église et à la société



d'accompagner et d'aider concrètement quiconque se trouve en situation de graves difficultés, afin qu'un enfant ne soit jamais perçu comme un poids mais comme un don, et que les personnes les plus fragiles et pauvres ne soient pas abandonnées.

Monsieur le Président,

La nation polonaise peut compter, comme cela a été tout au long de son long parcours historique, sur la collaboration de l'Église catholique, afin que, à la lumière des principes chrétiens qui l'inspirent et qui ont forgé l'histoire et l'identité de la Pologne, elle sache, dans les conditions historiques changeantes, poursuivre son chemin, fidèle à ses meilleures traditions et pleine de confiance et d'espérance, également dans les moments difficiles.

En renouvelant l'expression de ma gratitude, je vous souhaite ainsi qu'à chacune des personnes présentes un service du bien commun serein et fructueux.

Que la Vierge de Czestochowa bénisse et protège la Pologne !

Rencontre avec les évêques polonais

Cathédrale de Cracovie

Mercredi 27 juillet 2016

Pape François :

Avant de commencer le dialogue, avec les questions que vous avez préparées, je voudrais accomplir une œuvre de miséricorde envers vous tous et en suggérer une autre. Je sais qu'en ces jours, avec les Journées de la Jeunesse, beaucoup d'entre vous ont été très pris et qu'ils n'ont pas pu aller aux obsèques du bien-aimé Mgr Zimowski. Enterrer les morts est une œuvre de charité, et je voudrais que tous ensemble, maintenant, nous fassions une prière pour Mgr Zygmund Zimowski et que cette prière soit une vraie manifestation de charité fraternelle, enterrer un frère qui est mort. Pater noster... Ave Maria... Gloria Patri... Requiem aeternam...

Et puis, l'autre œuvre de miséricorde que je voudrais suggérer. Je sais que vous en êtes préoccupés : notre cher cardinal Macharski qui est très malade... Au moins s'approcher, parce que je crois qu'on ne pourra pas entrer là où il se trouve, dans le coma, mais au moins s'approcher de la clinique, de l'hôpital, et toucher le mur comme pour dire : "Frère, je te suis proche". Visiter les malades est une autre œuvre de miséricorde. Moi aussi, j'irai. Merci !

À présent, l'un d'entre vous a préparé les questions, au moins il les fait parvenir. Je suis à [votre] disposition.



S.E. Mgr. Marek Jędraszewski :

Saint-Père, il semble que les fidèles de l'Église catholique, et en général tous les chrétiens en Europe occidentale, en viennent à se trouver toujours davantage en minorité dans le domaine d'une culture contemporaine athée-libérale. En Pologne, nous assistons à une confrontation profonde, à une lutte impressionnante entre la foi en Dieu d'une part, et d'autre part une pensée et des styles de vie tendant à faire croire que Dieu n'existait pas. A votre avis, Saint-Père, quel genre d'actions pastorales l'Église catholique devrait entreprendre dans notre pays, afin que le peuple polonais demeure fidèle à sa tradition chrétienne désormais plus que millénaire ? Merci !

Pape François :

Excellence, vous êtes l'Évêque de... ?

S.E. Mons. Marek Jędraszewski :

De Łódź, où le cheminement de sainte Faustine a commencé ; parce qu'elle entendu, là-même, l'appel du Christ à aller à Varsovie et à devenir moniale, à Łódź même. L'histoire de sa vie a commencé dans ma ville.

Pape François :

Vous êtes un privilégié !

C'est vrai, la déchristianisation, la sécularisation du monde moderne est forte. Elle est très forte. Mais certains disent : Oui, elle est forte, néanmoins on voit des phénomènes de religiosité, comme si le sens religieux se réveillait. Et cela peut être aussi un danger. Je crois que, dans ce monde si sécularisé, il y a aussi l'autre danger, [celui] de la spiritualisation gnostique : cette sécularisation nous donne la possibilité de faire croître une vie spirituelle un peu gnostique. Souvenons-nous que ce fut la première hérésie de l'Église : l'apôtre Jean fustige les gnostiques – et avec quelle force ! -, qui ont une spiritualité subjective, sans le Christ. Le plus grave problème, selon moi, de cette sécularisation est la déchristianisation : enlever le Christ, enlever le Fils. Je prie, je sens... et rien de plus. C'est le gnosticisme. Il y a une autre hérésie également à la mode, en ce moment, mais je la laisse de côté parce que votre question, Excellence, va dans cette direction. Il y a aussi un pélagianisme, mais laissons cela de côté, pour en parler à un autre moment. Trouver Dieu sans le Christ : un Dieu sans le Christ, un peuple sans Église. Pourquoi ? Parce que l'Église est la Mère, celle qui te donne la vie, et le Christ est le Frère aîné, le Fils du Père, qui renvoie au Père, qui est celui qui te révèle le nom du Père. Une Église orpheline : le gnosticisme d'aujourd'hui, puisqu'il est précisément une déchristianisation, sans le Christ, nous porte à une Église, mieux, disons, à des chrétiens, à un peuple orphelin. Et nous avons besoin de faire sentir cela à notre peuple.

Qu'est-ce que je conseillerais ? Me vient à l'esprit – mais je crois que c'est la pratique de l'Évangile, où il y a l'enseignement-même du Seigneur – la proximité. Aujourd'hui, nous, les serviteurs du Seigneur – évêques, prêtres, consacrés, laïcs convaincus -, nous devons être proches du peuple de Dieu. Sans proximité, il n'y a que parole sans chair. Pensons – j'aime penser à cela – aux deux piliers de l'Évangile. Quels sont les deux piliers de l'Évangile ? Les béatitudes, et puis Matthieu 25, le "protocole" selon lequel nous serons jugés. Être concret. Proximité. Toucher. Les œuvres de



miséricorde, soit corporelles, soit spirituelles. “Mais vous dites ces choses parce que c’est à la mode de parler de la miséricorde cette année...”. Non, c’est l’Évangile ! L’Évangile, œuvres de miséricorde. Il y a cet hérétique ou mécréant samaritain qui s’émeut et qui fait ce qu’il doit faire, et il y investit même de l’argent ! Toucher. Il y a Jésus qui était toujours parmi les gens ou avec le Père. Ou en prière, seul à seul avec le Père, ou parmi les gens, là, avec les disciples. Proximité. Toucher. C’est la vie de Jésus... Quand il s’est ému, aux portes de la ville de Naïm (cf. Lc 7, 11-17), il s’est ému, il est allé et a touché le cercueil, en disant : “Ne pleure pas...”. Proximité. Et la proximité, c’est de toucher la chair souffrante du Christ. Et l’Église, la gloire de l’Église, ce sont les martyrs, certainement, mais ce sont aussi tant d’hommes et de femmes qui ont tout abandonné et qui ont passé leur vie dans les hôpitaux, dans les écoles, avec les enfants, avec les malades... Je me rappelle, en Centrafrique, une Sœur modeste, elle avait entre 83 et 84 ans, frêle, vaillante, avec une petite fille.... Elle est venue me saluer : “Je ne suis pas d’ici, je suis de l’autre côté du fleuve, du Congo, mais chaque fois, une fois par semaine, je viens ici faire les emplettes parce que c’est plus avantageux”. Elle m’a dit son âge : entre 83 et 84 ans. “Depuis 23 ans, je suis ici : je suis infirmière obstétricienne, j’ai fait naître entre deux et trois mille enfants...”. – “Ah... et vous venez seule ?” – “Oui, oui, nous prenons un canoë...”. À 83 ans ! Elle faisait une heure de canoë et arrivait. Cette femme – tant d’autres comme elle – ont abandonné leur pays – elle est italienne, de Brescia – elles ont laissé leur pays pour toucher la chair du Christ. Si nous allons dans ces pays de mission, dans l’Amazonie, en Amérique Latine, nous trouvons dans les cimetières les tombes de nombreux hommes et femmes religieux morts jeunes de maladies de ce pays, dont ils n’avaient pas les anticorps, et ils mouraient jeunes. Les œuvres de miséricorde : toucher, enseigner, consoler, “perdre du temps”. Perdre du temps. J’aime bien ceci : une fois, un homme est allé se confesser et il était dans une situation telle qu’il ne pouvait pas recevoir l’absolution. Il y est allé un peu craintif, parce qu’il avait parfois été renvoyé : “Non, non... va-t’en”. Le prêtre l’a écouté, lui a expliqué la situation, lui a dit : “Mais toi, tu pries. Dieu t’aime. Je te donnerai la bénédiction, mais reviens, me le promets-tu ?”. Et ce prêtre “perdait du temps” pour attirer cet homme vers les sacrements. Cela s’appelle proximité. Et en parlant de proximité aux évêques, je crois que je dois parler de la proximité la plus importante : celle avec les prêtres. L’évêque doit être disponible pour ses prêtres. Quand j’étais en Argentine, j’ai entendu de la part de prêtres... - tant, tant de fois, quand j’allais prêcher les Exercices spirituels, j’aimais prêcher les Exercices – je disais : “Parle de cela avec ton évêque...” – “Mais non, je l’ai appelé, la secrétaire me dit : Non, il est très, très pris, mais il te recevra dans trois mois”. Mais ce prêtre se sent orphelin, sans père, sans la proximité, et il commence à perdre courage. Un évêque qui voit sur la liste des appels, le soir, à son retour, l’appel d’un prêtre, il doit le rappeler immédiatement, soit ce soir-là même soit le lendemain. “Oui, je suis pris, mais est-ce urgent ?” – “Non, non, mais mettons-nous d’accord...”. Que le prêtre sente qu’il a un père. Si nous privons les prêtres de paternité, nous ne pouvons pas leur demander d’être des pères. Et ainsi, le sens de la paternité de Dieu s’éloigne. L’œuvre du Fils, c’est de toucher les misères humaines : spirituelles et corporelles. La proximité. L’œuvre du Père : être père, évêque-père.

Puis, les jeunes – parce qu’on doit parler des jeunes ces jours-ci. Les jeunes sont “ennuyeux” ! Parce qu’ils viennent toujours dire les mêmes choses, ou bien “je suis de tel avis” ou bien “l’Église devrait...”, et il faut de la patience avec les jeunes. Quand j’étais enfant, j’ai connu certains prêtres : c’est le temps où le confessionnal était plus fréquenté que maintenant, ils passaient des heures à écouter, ou bien ils recevaient dans le bureau de la paroisse, écoutant les mêmes choses... mais avec patience. Et puis, accompagner les jeunes en campagne, en montagne... Mais pensez à saint Jean-

Paul II, que faisait-il avec les universitaires ? Oui, il enseignait, mais ensuite il allait avec eux en montagne ! Proximité. Il les écoutait. Il était avec les jeunes...

Et une dernière chose que je voudrais souligner, parce que je crois que le Seigneur me le demande : les grands-parents. Vous, qui avez souffert du communisme, de l'athéisme, vous le savez : ce sont les grands-parents, ce sont les grands-mères qui ont sauvé et transmis la foi. Les grands-parents ont la mémoire d'un peuple, ils ont la mémoire de la foi, la mémoire de l'Église. Ne marginalisez pas les grands-parents ! Dans cette culture de rebut, qui, justement, est déchristianisée, on écarte ce qui ne sert pas, ce qui ne va pas. Non ! Les grands-parents sont la mémoire d'un peuple, ils sont la mémoire de la foi. Et mettre en lien les jeunes avec les grands-parents : cela aussi est proximité. Être proche et créer la proximité. Je répondrais ainsi à cette question. Il n'y a pas de recette, mais nous devons descendre sur le terrain. Si nous attendons qu'il y ait un appel ou qu'on frappe à la porte... Non. Nous devons sortir chercher, comme le pasteur, qui va à la recherche des égarés. Je ne sais pas, voilà ce qui me vient à l'esprit. Simplement.

Mgr Sławoj Leszek Głódz (Archevêque de Danzica) :

Cher Pape François, avant tout nous sommes très reconnaissants que le Pape François ait approfondi l'enseignement sur la miséricorde qu'avait initié saint Jean-Paul II ici-même à Cracovie. Nous savons tous que nous vivons dans un monde dominé par l'injustice : les plus riches deviennent encore plus riches, les pauvres deviennent misérables, il y a le terrorisme, il y a une éthique et une morale libérales, sans Dieu... Et ma question est la suivante : comment appliquer l'enseignement sur la miséricorde, et surtout à qui ? Le Saint-Père a promis un médicament qui s'appelle "miséricordine", que j'ai sur moi : merci pour la promotion...

Pape François :

...mais maintenant arrive la "miséricordine plus" : elle est plus forte !

S.E. Mgr. Sławoj Leszek Głódz :

...oui, et merci pour ce "plus". Nous avons aussi le programme "plus" promu également par le gouvernement pour les familles nombreuses. Ce "plus" est à la mode. À qui et comment, surtout ? En premier lieu, qui devrait être objet de notre enseignement sur la miséricorde ? Merci !

Pape François :

Merci ! La miséricorde n'est pas une chose qui m'est venue à l'esprit, à moi. C'est un processus. À y voir de près, le bienheureux Paul VI avait déjà fait quelques développements sur la miséricorde. Ensuite, saint Jean-Paul II a été le géant de la miséricorde, avec l'Encyclique *Dives in misericordia*, la canonisation de sainte Faustine, et puis l'octave de Pâques : il est mort la veille de ce jour-là. C'est un processus, [en cours] depuis des années, dans l'Église. On voit que le Seigneur demandait de réveiller dans l'Église cette attitude de miséricorde parmi les fidèles. Il est le Miséricordieux qui pardonne tout. Je suis très touché par un chapiteau médiéval qui se trouve dans la Basilique Sainte Marie Madeleine à Vézelay, en France, où commence le Chemin de Saint Jacques. Sur ce chapiteau, d'un côté il y a Judas pendu, les yeux ouverts, la langue dehors, et de l'autre il y a le Bon Pasteur qui l'emmène avec lui. Et si nous regardons bien, attentivement, le visage du Bon Pasteur, les lèvres



d'un côté sont tristes, mais de l'autre côté elles arborent un sourire. La miséricorde est un mystère, c'est un mystère. C'est le mystère de Dieu. On m'a fait une interview, dont est issu un livre intitulé : Le nom de Dieu est miséricorde, mais c'est une expression journalistique, je crois qu'on peut dire que Dieu est le Père miséricordieux. Au moins Jésus dans l'Évangile, le révèle ainsi. Il punit pour convertir. Et puis, les paraboles de la miséricorde, et la manière dont il a voulu nous sauver... Quand est venue la plénitude des temps, il a fait naître le Fils d'une femme : avec la chair, il nous sauve avec la chair ; non pas à partir de la peur, mais par la chair. Dans ce processus de l'Église, nous recevons tant de grâces !

Et vous voyez ce monde malade d'injustice, de manque d'amour, de corruption. Mais c'est vrai, c'est vrai. Aujourd'hui, dans l'avion, en parlant de ce prêtre de plus de 80 ans qui a été tué en France : depuis longtemps, je dis que le monde est en guerre, que nous vivons la troisième guerre mondiale disséminée. Pensons au Nigéria... Des idéologies, oui, mais quelle est l'idéologie d'aujourd'hui, qui est au centre et qui est la mère des corruptions, des guerres ? L'idolâtrie de l'argent. L'homme et la femme ne sont plus au sommet de la création, on y a placé l'idole argent, et tout s'achète et se vend avec de l'argent. Au centre, l'argent. On exploite les gens. Et la traite des personnes aujourd'hui ? Il en a toujours été ainsi : la cruauté ! J'ai parlé de ce sentiment à un Chef de gouvernement et il m'a dit : "Il y a toujours eu de la cruauté. Le problème, c'est que nous la regardons maintenant à la télévision, elle s'est rapprochée de notre vie". Mais toujours cette cruauté ! Tuer, pour de l'argent. Exploiter les gens, exploiter la création. Un Chef de gouvernement africain, récemment élu, quand il est venu en audience, m'a dit : "Le premier acte de gouvernement que j'ai posé est de reboiser le pays, qui a été désertifié et anéanti". Nous ne prenons pas soin de la création. Et cela signifie : davantage de pauvres, davantage de corruption. Mais que pensons-nous quand 80% - plus ou moins, cherchez bien les statistiques et si ce n'est pas 80, c'est 82 ou 78% - des richesses sont dans les mains de moins de 20% des gens. "Père, ne parlez plus ainsi ; que vous êtes communiste !". Non, non, ce sont des statistiques ! Et qui paie cela ? Ce sont les gens qui paient, le peuple de Dieu : les jeunes filles exploitées, les jeunes sans travail. En Italie, parmi les [jeunes] de moins de 25 ans, 40% sont sans travail ; en Espagne, 50% ; en Croatie, 47%. Pourquoi ? Parce qu'il y a une économie liquide, qui favorise la corruption. Scandalisé, un grand catholique, qui est allé chez un ami entrepreneur, me racontait : "Je te ferai voir comment je gagne vingt mille dollars sans que je bouge de la maison". Et avec l'ordinateur, depuis la Californie, il a fait l'acquisition de je ne sais quoi et l'a vendu à la Chine : en 20 minutes, en moins de 20 minutes, il avait gagné ces vingt mille dollars. Tout est liquide ! Et les jeunes n'ont pas la culture du travail, parce qu'ils n'ont pas de travail ! La terre est morte, parce qu'elle a été exploitée en dépit du bon sens. Et nous continuons ainsi. Le monde se réchauffe, pourquoi ? Parce que nous devons gagner. Le gain. "Nous sommes tombés dans l'idolâtrie de l'argent" : cela, un Ambassadeur me l'a dit quand il est venu pour les lettres de créance. C'est une idolâtrie.

La miséricorde divine est le témoignage, le témoignage de tant de gens, de tant d'hommes et de femmes, laïcs, jeunes qui font des œuvres : en Italie, par exemple, les associations. Oui, il y a des gens qui sont très rusés ; mais on fait toujours du bien, on fait de bonnes choses. Et puis, les institutions pour soigner les malades : des organisations fortes. Emprunter cette voie, faire des choses pour que la dignité humaine grandisse. Mais ce que vous dites est vrai. Nous vivons un analphabétisme religieux, au point où, dans certains sanctuaires du monde, il y a confusion : on va pour prier, il y a des boutiques où on s'achète des objets de piété, les chapelets ; mais il y a quelques-unes qui vendent des objets de superstition, parce qu'on cherche le salut dans la superstition, dans



l'analphabétisme religieux, ce relativisme qui confond une chose avec une autre. Et là, il faut de la catéchèse, de la catéchèse de vie. La catéchèse qui n'est pas seulement donner les notions, mais accompagner le cheminement. Accompagner est l'une des attitudes les plus importantes ! Accompagner la croissance de la foi. C'est un grand travail et les jeunes attendent cela ! Les jeunes attendent... "Mais si je commence à parler, ils s'ennuient !". Mais donne-leur un travail à faire ! Dis-leur d'aller durant les vacances, quinze jours, aider à construire des logements modestes pour les pauvres, ou à faire quelque chose d'autre. Qu'ils commencent à sentir qu'ils sont utiles. Et là, vous répandez la semence de Dieu. Lentement. Mais uniquement avec les paroles, la chose ne marche pas ! L'analphabétisme religieux d'aujourd'hui, nous devons l'affronter avec les trois langages, avec les trois langues : la langue de l'esprit, la langue du cœur et la langue des mains. Toutes les trois harmonieusement.

Je ne sais pas... Je parle trop ! Ce sont des idées que je vous expose. Vous, avec prudence, vous saurez quoi faire. Mais toujours, l'Église en sortie. Une fois, j'ai osé dire : il y a ce verset de l'Apocalypse : "Je me tiens à la porte et je frappe" (3, 20) ; il frappe à la porte, mais je me demande que de fois le Seigneur frappe de l'intérieur, pour que nous lui ouvrons et pour qu'il puisse sortir avec nous porter l'Évangile dehors. Pas enfermés, dehors ! Sortir, sortir ! Merci !

S.E. Mgr Leszek Leszkiewicz (Évêque Auxiliaire de Tarnów) :

Saint-Père, notre engagement pastoral se fonde en majeure partie sur le modèle traditionnel de la communauté paroissiale, axée sur la vie sacramentelle. Un modèle qui continue à porter du fruit. Cependant, nous nous rendons compte que, chez nous également, les conditions et les circonstances de la vie quotidienne changent rapidement et exigent de l'Église de nouvelles modalités pastorales. Pasteurs et fidèles ressemblent un peu à ces disciples qui écoutent, s'activent beaucoup, mais ne savent pas toujours faire fructifier ce dynamisme missionnaire intérieur et extérieur des communautés ecclésiales. Saint-Père, dans *Evangelii Gaudium*, vous parlez des disciples missionnaires qui portent avec enthousiasme la Bonne Nouvelle au monde d'aujourd'hui. Que nous suggérez-vous ? En quoi nous encouragez-vous, pour que nous puissions édifier dans notre monde la communauté de l'Église de manière fructueuse, féconde, avec joie, avec dynamisme missionnaire ?

Pape François :

Merci ! Je voudrais souligner une chose : la paroisse est toujours valide ! La paroisse doit rester : c'est une structure que nous ne devons pas jeter par la fenêtre. La paroisse est vraiment la maison du Peuple de Dieu, la maison où il vit. Le problème, c'est comment j'organise la paroisse ! Il y a des paroisses avec des secrétaires paroissiales qui ont l'air d'être des "disciples de Satan", qui effraient les gens ! Des paroisses aux portes fermées. Mais il y a aussi des paroisses aux portes ouvertes, des paroisses où, quand quelqu'un vient pour une demande, on dit : "Oui, oui... Asseyez-vous. Quel est le problème ?". Et on écoute avec patience... parce que prendre soin du peuple de Dieu est difficile, c'est difficile ! Un bon professeur universitaire, un jésuite, que j'ai connu à Buenos Aires, lorsqu'il est allé à la retraite, a demandé au Provincial à aller comme curé dans un quartier pour faire cette expérience. Une fois par semaine, il venait à la Faculté – il dépendait de cette communauté – et un jour il m'a dit : "Dis à ton professeur d'ecclésiologie qu'il manque deux thèmes dans son traité – "Lesquels" – "Le premier : Le peuple saint de Dieu est fondamentalement fatigant. Et le deuxième :



le peuple saint de Dieu, ontologiquement, fait ce qui lui semble mieux. Et cela fatigue''. Aujourd'hui, être curé est fatigant : conduire une paroisse est fatigant, dans le monde d'aujourd'hui avec tant de problèmes. Et le Seigneur nous a appelés pour que nous nous fatiguions un peu, pour travailler et non pour nous reposer. La paroisse est fatigante lorsqu'elle est bien structurée. Le renouvellement de la paroisse est une des choses que les évêques doivent toujours avoir à l'œil : comment va cette paroisse ? Que fais-tu ? Comment va la catéchèse ? Comment l'enseignes-tu ? Est-elle ouverte ? Tant de choses... Je pense à une paroisse à Buenos Aires ; lorsque les fiancés venaient : "Nous voudrions nous marier ici..." – "Oui, disait la Secrétaire, voilà les prix". Ça, ça ne va pas, une paroisse de ce genre ne va pas. Comme accueille-t-on les personnes ? Comment les écoute-t-on ? Y a-t-il toujours quelqu'un au confessionnal ? Dans les paroisses – non pas celles qui sont dans les petits quartiers, mais dans les paroisses de centre [ville], aux abords des grandes voies – s'il y a un confessionnal avec de la lumière, les gens y vont toujours. Toujours ! Une paroisse accueillante. Nous évêques, nous devons demander ceci aux prêtres : "Comme va ta paroisse ? Et sors-tu ? Tu visites les détenus, les malades, les personnes âgées ? Et avec les enfants que fais-tu ? Comment les fais-tu jouer et comment organises-tu l'oratoire ? C'est l'une des grandes institutions paroissiales, au moins en Italie. L'oratoire : les jeunes y jouent et on leur parle, [on leur fait] un peu de catéchèse.

Ils reviennent fatigués à la maison, heureux et avec une bonne graine. La paroisse est importante ! Certains disent que la paroisse ne fonctionne plus, parce qu'on est à l'époque des mouvements. Ce n'est pas vrai ! Les mouvements aident, mais les mouvements ne doivent pas être une alternative à la paroisse : ils doivent aider dans la paroisse, promouvoir la paroisse, comme le fait la Légion de Marie, comme le fait l'Action Catholique et tant [d'autres] réalités. Chercher la nouveauté et changer la structure paroissiale ? Ce que je vous dis pourra sembler être une hérésie, mais c'est comme moi je le vis : je crois que c'est une chose analogue à la structure épiscopale, c'est différent mais analogue. On ne doit pas toucher à la paroisse : elle doit rester en tant qu'un lieu de créativité, de référence, de maternité et de toutes ces choses. Et là, mettre en œuvre cette capacité inventive ; et quand une paroisse va ainsi de l'avant, il se réalise ce que j'appelle – au sujet des disciples missionnaires – une « paroisse en sortie ». Par exemple, je pense à une paroisse – c'est un bel exemple qui ensuite a été imité par beaucoup – dans un pays où on n'avait pas l'habitude de baptiser les enfants, parce qu'il n'y avait pas d'argent ; mais pour la fête patronale on prépare la fête trois-quatre mois à l'avance, avec la visite des maisons ; et là on voit combien d'enfants ne sont pas baptisés. On prépare les familles et l'un des événements de la fête patronale est le baptême de 30-40 enfants qui, autrement, seraient restés sans baptême. Inventer des choses de ce genre. Les gens ne se marient pas à l'église. Je pense à une réunion de prêtres ; l'un d'eux s'est levé et a dit : « Sais-tu pourquoi ? » et il a exposé beaucoup de raisons que nous partageons : la culture actuelle et ainsi de suite. Mais il y a bon nombre de personnes qui ne se marient pas parce que se marier coûte ! Ça coûte ! Ça coûte pour tout, la fête... C'est un fait social. Et ce curé, qui était très inventif, a dit : « Celui qui veut se marier, je l'attends ». Parce qu'en Argentine il y a deux mariages : on doit toujours aller à la mairie, et là on fait le mariage civil, et ensuite, si tu le veux, tu vas dans le temple de ta religion pour te marier. Certains - beaucoup – ne se marient pas parce qu'ils n'ont pas d'argent pour faire une grande fête... Mais les prêtres qui ont un peu d'idées disent : « Non ! Non ! Je t'attends ! ». Tel jour, à la mairie on marie à 11h, 12h, 13h, 14h : ce jour-là, je ne fais pas la sieste ! Après le mariage civil ils viennent à l'église, ils se marient et vont en paix. Inventer, chercher, sortir, chercher les gens, partager les difficultés des gens. Mais une paroisse-bureau, aujourd'hui, ça ne va pas ! Parce que les gens ne sont pas disciplinés. Vous avez un peuple discipliné, et c'est une grâce de Dieu ! Mais en général, les gens ne sont pas disciplinés. Je pense à mon pays : les gens, si tu ne vas



pas les chercher, si tu ne t'approches pas, ils ne viennent pas. Voilà le disciple missionnaire, la paroisse en sortie. Sortir chercher, comme a fait Dieu qui a envoyé son Fils nous chercher. Je ne sais pas si c'est une réponse simpliste, mais je n'en ai pas d'autre. Je ne suis pas un théoricien éclairé de la pastorale, je dis ce qui me vient à l'esprit.

S.E. Mgr Krzysztof Zadarko (*Evêque auxiliaire de Koszalin-Kolobrzeg*) :

Saint-Père, l'un des problèmes les plus angoissants auquel l'Europe d'aujourd'hui est confrontée est la question des réfugiés. Comment pouvons-nous les aider, étant donné qu'ils sont si nombreux ? Et que pouvons-nous faire pour surmonter la peur d'une invasion ou d'une agression de leur part qui paralyse toute la société ?

Pape François :

Merci ! Le problème des réfugiés... Les réfugiés n'ont pas toujours été ainsi. Disons que migrants et réfugiés, nous les mettons ensemble. Mon papa était un migrant. Et je racontais au Président [de la Pologne] que dans l'usine où il travaillait il y avait beaucoup de migrants polonais de l'après-guerre ; j'étais enfant et j'en ai connu beaucoup. Mon pays est un pays d'immigrés, tous... Et là, il n'y avait pas de problèmes ; c'était une autre époque, vraiment. Aujourd'hui, pourquoi y-a-t-il tant de migrations ? Je ne parle pas des migrations de sa propre patrie vers l'extérieur : ça, c'est par manque de travail. Il est clair qu'ils vont chercher du travail ailleurs. C'est un problème interne, que vous avez aussi un peu... Je parle de ceux qui viennent chez nous : ils fuient les guerres, la faim. Le problème est là. Et pourquoi le problème est-il là ? Parce qu'il y a, dans le pays concerné, une exploitation des gens, il y a une exploitation du pays, il y a une exploitation pour gagner plus d'argent. En parlant avec des économistes mondiaux, qui voient ce problème, ils disent : nous devons faire des investissements dans ces pays ; en faisant des investissements ils auront du travail et ils n'auront pas besoin de migrer. Mais il y a la guerre ! Il y a la guerre des tribus, quelques guerres idéologiques ou quelques guerres artificielles, préparées par les trafiquants d'armes qui vivent de cela : ils te donnent les armes à toi qui es contre ceux-là, et à ceux-ci qui sont contre toi. Et c'est ainsi qu'ils vivent, eux ! En réalité, c'est la corruption qui est à l'origine de la migration. Que faire ? Je crois que chaque pays doit voir comment et quand : les pays ne sont pas tous égaux, les pays n'ont pas tous les mêmes possibilités. Oui, mais ils peuvent être généreux ! Généreux en tant que chrétiens. Nous ne pouvons pas investir là-bas, mais pour ceux qui viennent... Combien et comment ? On ne peut pas donner une réponse universelle, car l'accueil dépend de la situation de chaque pays et aussi de la culture. Mais on peut certainement faire beaucoup de choses. Par exemple, la prière : une fois par semaine l'adoration devant le Saint Sacrement avec la prière pour ceux qui frappent à la porte de l'Europe et ne parviennent pas à entrer. Certains réussissent, mais d'autres, non... Par la suite, quelqu'un entre et prend un chemin qui suscite de la peur. Nous avons des pays qui ont bien su intégrer les migrants depuis des années. Ils ont bien su intégrer. Dans d'autres pays, malheureusement, se sont formés comme des ghettos. Toute une réforme doit être faite au niveau mondial, sur cet engagement, sur l'accueil. Mais c'est un aspect relatif : ce qui est indispensable, c'est le cœur ouvert pour accueillir. C'est ce qui est indispensable ! Par la prière, par l'intercession, faire ce que je peux. La manière dont je peux le faire est relative : tous ne peuvent pas le faire de la même manière. Mais le problème est mondial ! L'exploitation de la création, et l'exploitation des personnes. Nous sommes en train de vivre un moment d'anéantissement de l'homme comme image de Dieu.



Et je voudrais ici conclure sur cet aspect, car derrière cela il y a les idéologies. En Europe, en Amérique, en Amérique Latine, en Afrique, dans certains pays d'Asie, il y a de véritables colonisations idéologiques. Et l'une d'entre elles – je le dis clairement avec “nom et prénom” – c'est le gender ! Aujourd'hui, à l'école, aux enfants – aux enfants - on enseigne ceci : que chacun peut choisir son sexe. Et pourquoi enseigne-t-on cela ? Parce que les livres sont ceux des personnes et des institutions qui te donnent l'argent. Ce sont les colonisations idéologiques, soutenues aussi par des pays très influents. Et ça, c'est terrible ! En parlant avec le Pape Benoît - qui va bien et qui a une pensée claire -, il me disait : « Sainteté, c'est le temps du péché contre Dieu Créateur ! ». C'est intelligent ! Dieu a créé l'homme et la femme ; Dieu a créé le monde ainsi, ainsi, ainsi..., et nous sommes en train de faire le contraire. Dieu nous a donné un état « inculte », pour que nous le fassions devenir culture ; mais ensuite, par cette culture, nous faisons des choses qui nous ramènent à l'état « inculte » ! Ce qu'a dit le Pape Benoît, nous devons y penser : « C'est le temps du péché contre Dieu Créateur ! » Et cela nous aidera.

Mais toi, Christophe, tu me diras : « Quel est le rapport avec les migrants ? » Tu sais ? C'est un peu le contexte. Par rapport aux migrants je dirai : le problème est là-bas, dans leur pays. Mais comment les accueillons-nous ? Chacun doit voir comment. Mais nous pouvons tous avoir le cœur ouvert et penser à faire une heure dans les paroisses, une heure par semaine d'adoration et de prière pour les migrants. La prière déplace les montagnes !

C'étaient les quatre questions. Je ne sais pas... Pardonnez-moi si j'ai trop parlé, mais le sang italien me trahit...

Merci beaucoup de l'accueil et espérons que ces journées nous rempliront de joie : de joie, de grande joie. Et prions la Vierge, qui est Mère et qui nous tient toujours par la main.

Salve Regina

Et n'oubliez pas les grands parents qui sont la mémoire d'un peuple.

Salut du Pape François de la fenêtre de l'Archevêché

Archevêché de Cracovie

Mercredi 27 juillet 2016

Je vous salue, je vous salue cordialement !

Je vous vois avec tant d'enthousiasme et tant de joie ! Mais à présent, je devrais dire une chose qui attristera nos cœurs. Faisons silence. C'est quelque chose qui concerne l'un d'entre vous. Maciej [...] avait un peu plus de 22 ans. Il avait étudié l'art graphique et avait abandonné son travail pour être volontaire des JMJ. En effet, c'est lui qui a fait tous les dessins des drapeaux, les images des Saints Patrons, du kit du pèlerin, et ainsi de suite, qui ornent la ville. C'est durant ce travail même qu'il a retrouvé sa foi.



En novembre, on lui a diagnostiqué un cancer. Les médecins n'ont rien pu y faire, même pas avec l'amputation de la jambe. Lui voulait arriver vivant à la visite du Pape ! Une place était réservée pour lui dans le tram dans lequel voyagera le Pape. Mais il est mort le 2 juillet. Les gens sont très touchés : il a fait un grand bien à tous, lui.

Maintenant, tous en silence, pensons à ce compagnon de route, qui a tant travaillé pour ces JMJ ; nous tous, en silence, dans nos cœurs prions. Que chacun prie dans son cœur. Lui est présent parmi nous.

[Prière silencieuse]

Quelqu'un parmi vous peut penser : "Ce Pape nous gâte la soirée". Mais c'est la vérité, et nous devons nous habituer aux choses bonnes et aux choses tristes. La vie est ainsi, chers jeunes. Cependant, il y a une chose dont nous ne pouvons pas douter : la foi de ce jeune, de notre ami, qui a tant travaillé pour ces JMJ, l'a conduit au Ciel, et lui est avec Jésus en ce moment ; il nous regarde tous ! Et cela est une grâce. Un applaudissement pour notre compagnon !

Nous aussi, nous le rencontrerons un jour : "Ah, c'est toi ! Heureux de faire ta connaissance !". C'est ainsi ! Parce que la vie est ainsi : aujourd'hui nous sommes ici, demain nous serons là-bas. Le problème, c'est de choisir le chemin juste, comme lui l'a fait.

Remercions le Seigneur parce qu'il nous donne des exemples de courage, de jeunes courageux qui nous aident à aller de l'avant dans la vie ! Et n'ayez pas peur ! Dieu est grand, Dieu est bon et nous avons tous quelque chose de bon en nous.

À présent, je prends congé [de vous]. Demain, nous nous verrons, nous nous reverrons. Vous, faites votre devoir, qui est de faire du bruit toute la nuit.... Et de faire voir votre joie chrétienne, la joie que le Seigneur vous donne d'être une communauté qui suit Jésus.

Et maintenant, je vous donne la bénédiction. Et comme nous l'avons appris dans l'enfance, avant de nous en aller, saluons la maman. Prions tous la Vierge, chacun dans sa propre langue. Je vous salue Marie...

[Bénédiction]

Bonne nuit ! Bonne nuit ! Et priez pour moi !



Messe à l'occasion du 1050e anniversaire du baptême de la Pologne

Sanctuaire – Częstochowa

Jeudi 28 juillet 2016

Des lectures de cette Liturgie émerge un fil divin, qui passe par l'histoire humaine et tisse l'histoire du salut.

L'apôtre Paul nous parle du grand dessein de Dieu : « Lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme » (Ga 4, 4). Toutefois, l'histoire nous dit que lorsqu'est venue cette "plénitude des temps", c'est-à-dire lorsque Dieu s'est fait homme, l'humanité n'était pas particulièrement bien disposée et il n'y avait même pas une période de stabilité et de paix : il n'y avait pas un "âge d'or". La scène de ce monde ne méritait donc pas la venue de Dieu, tout au contraire, « les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 11). La plénitude des temps a été alors un don de grâce : Dieu a rempli notre temps de l'abondance de sa miséricorde ; par pur amour, – par pur amour ! – il a inauguré la plénitude des temps.

Surtout, la manière dont se réalise la venue de Dieu dans l'histoire est frappante : "né d'une femme". Aucune entrée triomphale, aucune manifestation imposante du Tout-Puissant : il ne se montre pas comme un soleil éblouissant, mais il entre dans le monde de la manière la plus simple, comme un enfant de sa mère, de cette manière dont nous parle l'Écriture : comme pluie sur la terre (cf. Is 55, 10), comme la plus petite des semences qui germe et grandit (cf. Mc 4, 31-32). Ainsi, contrairement à ce à quoi nous nous attendrions et que peut-être nous voudrions, le Royaume de Dieu, maintenant comme autrefois, « n'est pas observable » (Lc 17, 20), mais vient dans la petitesse, dans l'humilité.

L'Évangile d'aujourd'hui reprend ce fil divin qui traverse délicatement l'histoire : de la plénitude des temps, nous passons au "troisième jour" du ministère de Jésus (cf. Jn 2, 1) et à l'annonce du "maintenant" du salut (cf. v. 4). Le temps se resserre, et la manifestation de Dieu s'accomplit toujours dans la petitesse. Tel fut "le commencement des signes que Jésus accomplit" (v. 11) à Cana de Galilée. Il n'y a pas un geste éclatant accompli devant la foule, et même pas une intervention qui résout une question politique brûlante, comme la soumission du peuple à la domination romaine. Plutôt, dans un petit village, un miracle simple est accompli, qui réjouit le mariage d'une jeune famille, tout à fait anonyme. Pourtant, l'eau changée en vin à la fête de noces est un grand signe, parce qu'elle nous révèle le visage nuptial de Dieu, d'un Dieu qui se met à table avec nous, qui rêve et qui réalise la communion avec nous. Elle dit que le Seigneur ne maintient pas la distance, mais qu'il est proche et concret, qu'il est au milieu de nous et prend soin de nous, sans décider à notre place et sans s'occuper de questions de pouvoir. Il aime à se faire contenir dans ce qui est petit, contrairement à l'homme, qui tend à vouloir posséder quelque chose de toujours plus grand. Être attiré par la puissance, par la grandeur et par la visibilité est tragiquement humain, et constitue une grande tentation qui cherche à s'introduire partout ; se donner aux autres, supprimer les distances, en demeurant dans la petitesse et en habitant concrètement le quotidien, est typiquement divin.



Dieu nous sauve donc en se faisant petit, proche et concret. Avant tout, Dieu se fait petit. Le Seigneur, « doux et humble de cœur » (Mt 11, 29), préfère les petits, auxquels est révélé le Royaume de Dieu (Mt 11, 25) ; ils sont grands à ses yeux et il tourne son regard vers eux (cf. Is 66, 2). Il a une prédilection pour eux, parce qu'ils s'opposent à l'"arrogance de la vie", qui vient du monde (cf. 1Jn 2, 16). Les petits parlent la même langue que lui : l'amour humble qui rend libre. Voilà pourquoi il appelle des personnes simples et disponibles pour être ses porte-paroles, et il leur confie la révélation de son nom ainsi que les secrets de son cœur. Pensons aux nombreux fils et filles de votre peuple : aux martyrs, qui ont fait resplendir la force sans défense de l'Évangile ; aux gens simples mais extraordinaires qui ont su témoigner de l'amour du Seigneur au sein de grandes épreuves ; aux annonciateurs doux et forts de la Miséricorde, tels que saint Jean-Paul II et sainte Faustine. À travers ces "canaux" de son amour, le Seigneur a fait parvenir d'incalculables dons à toute l'Église et à l'humanité entière. Et il est significatif que cet anniversaire du Baptême de votre peuple coïncide précisément avec le Jubilé de la Miséricorde.

En outre, Dieu est proche, son Royaume est proche (cf. Mc 1, 15) : le Seigneur ne désire pas être craint comme un souverain puissant et distant, il ne veut pas rester sur un trône au ciel ou dans les livres d'histoire, mais il aime se glisser dans nos événements quotidiens, pour cheminer avec nous. En pensant au don d'un millénaire riche de foi, il est beau de remercier avant tout Dieu, qui a cheminé avec votre peuple, en le prenant par la main, comme un papa son enfant, et en l'accompagnant dans de nombreuses situations. Voilà ce que, également comme Église, nous sommes appelés à faire toujours : écouter, nous impliquer, nous faire proches, en partageant les joies et les peines des gens, en sorte que l'Évangile passe de la manière la plus cohérente et qu'il porte davantage de fruit : par un rayonnement positif, à travers la transparence de la vie.

Enfin, Dieu est concret. Des lectures d'aujourd'hui il ressort que tout, dans l'agir de Dieu, est concret : la Sagesse divine "œuvre comme un artisan" et "joue" (cf. Pr 8, 30), le Verbe s'est fait chair, il naît d'une mère, il naît sous la loi (cf. Ga 4, 4), il a des amis et participe à une fête : l'éternel se communique en passant du temps avec des personnes et dans des situations concrètes. Votre histoire également, pétrie de l'Évangile, de la Croix et de la fidélité à l'Église, a vu la contagion positive d'une foi authentique, transmise de famille en famille, de père en fils, et surtout par les mamans et par les grand-mères, qu'il faut beaucoup remercier. En particulier, vous avez pu toucher de la main la tendresse concrète et pleine de sollicitude de la Mère de tous, que je suis venu ici vénérer en tant que pèlerin et que nous avons salué dans le Psaume comme « honneur de notre peuple » (Jdt 15, 9).

C'est justement vers elle que nous, ici réunis, nous tournons le regard. En Marie, nous trouvons la pleine correspondance au Seigneur : au fil divin se noue ainsi dans l'histoire un "fil marial". S'il y a quelque gloire humaine, quelque mérite de notre part dans la plénitude des temps, c'est elle : c'est elle cet espace, demeuré libre du mal, où Dieu s'est reflété ; c'est elle l'échelle que Dieu a parcourue pour descendre jusqu'à nous et se faire proche et concret ; c'est elle le signe le plus clair de la plénitude des temps.

Dans la vie de Marie, nous admirons cette petitesse aimée par Dieu, qui « s'est penché sur son humble servante » et qui « a élevé les humbles » (Lc 1, 48.52). Il s'est tant complu en elle qu'il s'est laissé tisser la chair en elle, en sorte que la Vierge est devenue Mère de Dieu, comme le proclame une hymne très ancienne, que vous chantez depuis des siècles. A vous, qui sans interruption, venez



à elle, en accourant dans cette capitale spirituelle du pays, qu'elle continue d'indiquer la voie, et qu'elle vous aide à tisser, dans la vie, la trame humble et simple de l'Évangile.

A Cana, comme ici à Jasna Góra, Marie nous offre sa proximité, et elle nous aide à découvrir ce qui manque à la plénitude de la vie. Maintenant comme autrefois, elle le fait avec un empressement de Mère, par la présence et le bon conseil, nous enseignant à éviter les décisions sans consultation et les murmures dans nos communautés. En tant que Mère de famille, elle veut nous protéger ensemble, tous ensemble. Le chemin de votre peuple a surmonté, dans l'unité, tant de moments difficiles ; que la Mère, forte aux pieds de la croix et persévérante dans la prière avec les disciples dans l'attente de l'Esprit Saint, infuse le désir d'aller au-delà des torts et des blessures du passé, et de créer la communion avec tous, sans jamais céder à la tentation de s'isoler et de s'imposer.

La Vierge, à Cana, a été très concrète : c'est une Mère qui prend à cœur les problèmes et intervient, qui sait se rendre compte des moments difficiles et y pourvoir avec discrétion, efficacité et détermination. Elle n'est pas patronne ni protagoniste, mais Mère et servante. Demandons la grâce de faire nôtre sa disponibilité, sa créativité au service de celui qui est dans le besoin, la beauté de consacrer sa vie aux autres, sans préférences ni distinctions. Elle, cause de notre joie, qui apporte la paix dans l'abondance du péché et dans les turbulences de l'histoire, qu'elle nous obtienne la surabondance de l'Esprit, pour être de bons et fidèles serviteurs.

Par son intercession que la plénitude des temps se renouvelle aussi pour nous. Le passage entre l'avant et l'après Christ sert à peu de choses, s'il demeure une date dans les annales de l'histoire. Que puisse s'accomplir, pour tous et pour chacun, un passage intérieur, une Pâques du cœur vers le style divin incarné par Marie : œuvrer dans la petitesse et accompagner de près, d'un cœur simple et ouvert.

Cérémonie d'accueil des jeunes

Parc Jordan de Błonia à Cracovie

Jeudi 28 juillet 2016

Chers jeunes, bon après-midi,

Enfin, nous nous rencontrons ! Merci pour ce chaleureux accueil ! Je remercie le Cardinal Dziwisz, les évêques, les prêtres, les religieux, les séminaristes, les laïcs et tous ceux qui vous accompagnent. Merci à ceux qui ont rendu possible notre présence ici aujourd'hui, qui se sont dépensés pour que nous puissions célébrer la foi. Aujourd'hui, tous ensemble, nous célébrons la foi.

Sur sa terre natale, je voudrais remercier spécialement saint Jean-Paul II [grande ovation], - [applaudissez] fort, fort - qui a rêvé et a donné l'impulsion à ces rencontres. Du ciel, il nous accompagne en voyant tant de jeunes appartenant à des peuples, des cultures, des langues si diverses, avec un seul motif : célébrer Jésus qui est vivant au milieu de nous. Avez-vous compris ? Célébrer Jésus qui est vivant au milieu de nous ! Et dire qu'il est Vivant, c'est vouloir renouveler notre désir de le suivre, notre désir de vivre avec passion la sequela de Jésus. Y a-t-il meilleure



occasion pour renouveler l'amitié avec Jésus que de renouveler l'amitié avec Jésus qui renforce l'amitié entre vous ? Y a-t-il meilleure manière de renforcer notre amitié avec Jésus que de la partager avec les autres ? Y a-t-il meilleure manière de faire l'expérience de la joie de l'Évangile que de vouloir "propager" sa Bonne Nouvelle dans tant de situations douloureuses et difficiles ?

Et c'est Jésus qui nous a convoqués à ces trente-et-unièmes Journées Mondiales de la Jeunesse ; c'est Jésus qui nous dit : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5, 7). Heureux ceux qui savent pardonner, qui savent avoir un cœur compatissant, qui savent donner le meilleur aux autres ; le meilleur, non les restes : le meilleur.

Chers jeunes, ces jours-ci la Pologne, cette noble terre, est en fête ; ces jours-ci la Pologne veut être le visage toujours jeune de la Miséricorde. De cette terre, avec vous et aussi unis à de nombreux jeunes qui aujourd'hui ne peuvent pas être ici, mais qui nous accompagnent à travers les divers moyens de communication, tous ensemble nous ferons de ces journées une vraie fête jubilaire, en ce Jubilé de la Miséricorde.

Au cours de mes années en tant qu'évêque, j'ai appris une chose – j'en ai appris tant, mais il y a une que je veux dire maintenant – : il n'y a rien de plus beau que de contempler les désirs, l'engagement, la passion et l'énergie avec lesquels de nombreux jeunes affrontent la vie. Cela est beau ! Et d'où vient cette beauté ? Lorsque Jésus touche le cœur d'un jeune, d'une jeune, ceux-ci sont capables d'actions vraiment grandioses. Il est stimulant de les écouter partager leurs rêves, leurs interrogations et leur désir de s'opposer à tous ceux qui disent que les choses ne peuvent pas changer. Ceux que j'appelle les "quiétistes" : "On ne peut rien changer". Non, les jeunes ont la force de s'opposer à ceux-là ! Mais... certains n'en sont pas convaincus... Je vous pose la question et vous répondez : peut-on changer les choses ? [Oui !]. On n'entend pas ! [Oui !] Voilà ! C'est un don du ciel de pouvoir voir beaucoup d'entre vous qui, avec vos interrogations, cherchent à faire en sorte que les choses soient différentes. Il est beau, et cela me réconforte, de vous voir si enthousiastes. L'Église aujourd'hui vous regarde – je dirais plus : le monde aujourd'hui vous regarde – et veut apprendre de vous, pour renouveler sa confiance dans la Miséricorde du Père qui a le visage toujours jeune et ne cesse pas de nous inviter à faire partie de son Royaume, qui est un Royaume de joie, qui est un Royaume toujours de bonheur, qui est un Royaume nous portant toujours en avant, qui est un Royaume capable de nous donner la force de changer les choses. J'ai oublié, et je vous pose une fois encore la question : peut-on changer les choses ? [Oui !] D'accord.

Connaissant la passion que vous mettez dans la mission, j'ose répéter : la miséricorde a toujours le visage jeune. Car, un cœur miséricordieux a le courage d'abandonner le confort ; un cœur miséricordieux sait aller à la rencontre des autres, il parvient à embrasser tout le monde. Un cœur miséricordieux sait être un refuge pour celui qui n'a jamais eu une maison ou l'a perdue, il sait créer une atmosphère de maison et de famille pour celui qui a dû migrer, il est capable de tendresse et de compassion. Un cœur miséricordieux sait partager le pain avec celui qui a faim, un cœur miséricordieux s'ouvre pour recevoir le réfugié et le migrant. Dire miséricorde avec vous, c'est dire opportunité, c'est dire demain, c'est dire engagement, c'est dire confiance, c'est dire ouverture, hospitalité, compassion, c'est dire rêves. Mais êtes-vous capables de rêver ? [Oui !] Et quand le cœur est ouvert et capable de rêver, il y a de la place pour la miséricorde, il y a de la place pour caresser ceux qui souffrent, il y a de la place pour se mettre à côté de ceux qui n'ont pas la paix dans leur cœur ou manquent du nécessaire pour vivre, ou manquent de la chose la plus belle : la foi.



Miséricorde. Disons ensemble ce mot : miséricorde. Tous ! [Miséricorde !]. Une fois encore ! [Miséricorde !] Une fois encore, pour que le monde entende ! [Miséricorde !]

Je veux aussi vous confesser une autre chose que j'ai apprise au cours de ces années. Je ne veux offenser personne, mais je suis peiné de rencontrer des jeunes qui ont l'air de "retraités" précoces. Cela me fait de la peine. Des jeunes dont il semble qu'ils sont allés à la retraite à 23, 24, 25 ans. Cela me fait de la peine. Je suis préoccupé de voir des jeunes qui ont "jeté l'éponge" avant de commencer la partie. Qui sont "résignés" sans avoir commencé à jouer. Je suis peiné de voir des jeunes qui marchent, le visage triste, comme si leur vie n'avait pas de valeur. Ils sont des jeunes fondamentalement ennuyés... et ennuyeux, qui ennuiant les autres, et cela me fait de la peine. Il est difficile, et en même temps cela nous interpelle, de voir des jeunes qui consacrent leur vie à la recherche du "vertige", ou de cette sensation de se sentir vivants par des chemins obscurs qu'ensuite ils finissent par "payer"... et payer cher. Pensez aux nombreux jeunes que vous connaissez, qui ont choisi cette voie. Cela fait réfléchir lorsque tu vois des jeunes qui perdent les belles années de leur vie et leurs énergies en courant après les vendeurs de fausses illusions – il y en a – (dans mon pays natal nous dirions "vendeurs de fumée") qui vous volent le meilleur de vous-mêmes. Et cela me fait de la peine. Je suis sûr qu'aujourd'hui parmi vous il n'y en pas, mais je voudrais vous dire : il y en a, des jeunes à la retraite, des jeunes qui jettent l'éponge avant la partie, il y a des jeunes qui entrent dans le vertige, gagnés par les fausses illusions, et finissent dans le néant.

C'est pourquoi, chers amis, nous sommes réunis pour nous aider réciproquement, car nous ne voulons pas nous laisser voler le meilleur de nous-mêmes, nous ne voulons pas permettre qu'on nous vole les énergies, qu'on nous vole la joie, qu'on nous vole les rêves avec de fausses illusions.

Chers amis, je vous pose la question : voulez-vous pour votre vie ce "vertige" aliénant ou voulez-vous sentir la force qui vous fera sentir vivants et pleins ? Vertige aliénant ou force de la grâce ? Que voulez-vous ? Vertige aliénant ou force de plénitude ? Que voulez-vous ? [Force de plénitude !] On ne vous entend pas bien ! [Force de plénitude !] Pour être pleins, pour avoir une vie renouvelée, il y a une réponse, il y a une réponse qui ne se vend pas, il y a une réponse qui ne s'achète pas, une réponse qui n'est pas une chose, qui n'est pas un objet, c'est une personne, elle s'appelle Jésus Christ. Je vous pose la question : peut-on acheter Jésus Christ ? [Non !]. Jésus Christ se vend-il dans les boutiques ? [Non !] Jésus Christ est un don, il est un cadeau du Père, le don de notre Père. Qui est Jésus Christ ? Tous ! Jésus Christ est un don ! Tous ! [Il est un don !]. Il est le cadeau du Père.

Jésus Christ est celui qui sait donner une vraie passion à la vie, Jésus Christ est celui qui nous porte à ne pas nous contenter de peu et nous porte à donner le meilleur de nous-mêmes ; c'est Jésus Christ qui nous interpelle, qui nous invite et nous aide à nous relever chaque fois que nous baissions les bras. C'est Jésus Christ qui nous pousse à élever le regard et à rêver haut. "Mais Père – quelqu'un peut-il me dire – c'est si difficile de rêver haut, c'est si difficile de monter, d'être toujours en ascension. Père, je suis faible, je tombe, je m'efforce mais tant de fois je tombe". Les alpinistes, lorsqu'ils gravissent les montagnes, chantent une chanson très belle, qui dit ceci : "Dans l'art de grimper, ce qui importe n'est pas de ne pas tomber, mais de ne pas demeurer à terre". Si tu es faible, si tu tombes, regarde un peu en haut et il y a la main tendue de Jésus qui te dit : "Lève-toi, viens avec moi". "Et si je tombe encore ?". De même ! "Et si je tombe de nouveau ?". De même ! Mais une fois, Pierre a demandé au Seigneur : "Seigneur, combien de fois ?" – "Soixante-dix fois



sept fois”. La main de Jésus est toujours tendue pour nous relever, quand nous tombons. Avez-vous compris ? [Oui !].

Dans l’Évangile, nous avons écouté que Jésus, tandis qu’il allait à Jérusalem, s’arrête dans une maison, celle de Marthe, de Marie et de Lazare – qui l’accueille. En passant, il entre dans leur maison pour être avec eux ; les deux femmes accueillent celui dont elles savent qu’il est capable de s’émouvoir. Les nombreuses occupations nous font ressembler à Marthe : actifs, distraits, toujours en train de courir par-ci, par-là, mais souvent nous sommes aussi comme Marie : devant un beau paysage, ou devant une vidéo envoyée par un ami à notre cellulaire, nous nous arrêtons pour réfléchir, à l’écoute. Durant ces jours des JMJ, Jésus veut entrer dans notre maison : dans ta maison, dans ma maison, dans le cœur de chacun de nous ; Jésus verra nos préoccupations, notre agitation, comme il l’a fait avec Marthe... et il attendra que nous l’écoutions comme Marie : que, au milieu de toutes les occupations, nous ayons le courage de nous en remettre à lui. Qu’ils soient des jours pour écouter Jésus, consacrés à nous écouter, à le recevoir en ceux avec lesquels je partage la maison, la route, le groupe ou l’école.

Et celui qui accueille Jésus, apprend à aimer comme Jésus. Alors, il nous demande si vous voulons une vie pleine. Et moi, en son nom, je vous pose la question : veux-tu, voulez-vous une vie pleine ? Commence à partir de ce moment à te laisser émouvoir ! Car, le bonheur germe et s’épanouit dans la miséricorde : voilà sa réponse, voilà son invitation, son défi, son aventure : la miséricorde. La miséricorde a toujours un visage jeune ; comme celui de Marie de Béthanie, assise aux pieds de Jésus comme disciple, qui aime l’écouter parce qu’elle sait que la paix se trouve là. Comme le visage de Marie de Nazareth, lancée avec son “oui” dans l’aventure de la miséricorde, et qui sera dite bienheureuse par toutes les générations, appelée par nous tous “la Mère de la Miséricorde”. Invoquons-la tous ensemble : Marie, Mère de la Miséricorde. Tous : Marie, Mère de la Miséricorde.

Alors, tous ensemble, demandons au Seigneur – que chacun répète dans son cœur en silence - : Seigneur, lance-nous dans l’aventure de la miséricorde ! Lance-nous dans l’aventure de construire des ponts et d’abattre les murs (qu’ils soient de séparation ou de réseaux) ; lance-nous dans l’aventure de secourir le pauvre, qui se sent seul et abandonné, qui ne trouve plus un sens à sa vie. Lance-nous pour accompagner ceux qui ne te connaissent pas et pour leur dire lentement et avec beaucoup de respect ton Nom, la raison de ma foi. Pousse-nous, comme Marie de Béthanie, à l’écoute de ceux que nous ne comprenons pas, de ceux qui viennent d’autres cultures, d’autres peuples, également de ceux que nous craignons parce que nous croyons qu’ils peuvent nous faire du mal. Fais que nous tournions le regard, comme Marie de Nazareth avec Elisabeth, que nous tournions le regard vers les personnes âgées, vers nos grands-parents, pour apprendre de leur sagesse. Je vous pose la question : parlez-vous avec vos grands-parents ? [Oui !]. [Continuez] ainsi ! Ainsi ! Cherchez vos grands-parents, ils ont la sagesse de la vie et ils vous diront des choses qui toucheront votre cœur.

Nous voici, Seigneur ! Envoie-nous partager ton Amour miséricordieux. Nous voulons t’accueillir durant ces Journées Mondiales de la Jeunesse, nous voulons affirmer que notre vie est pleine lorsqu’elle est vécue à partir de la miséricorde, et que la miséricorde est la meilleure part, c’est la part la plus douce, c’est la part qui ne nous sera jamais enlevée. Amen !



Salut du Pape François aux fidèles de la fenêtre de l'Archevêché

Archevêché de Cracovie

Jeudi 28 juillet 2016

On me dit qu'il y a beaucoup d'entre vous qui comprennent l'espagnol. Donc, je vais parler en espagnol. On me dit aussi qu'aujourd'hui il y a un bon groupe ici, sur cette place, de nouveaux mariés et de jeunes époux. Quand je rencontre quelqu'un qui se marie, ou bien un jeune qui se marie, une jeune qui se marie, je leur dis : "Voilà ceux qui ont du courage !" Car, il n'est pas facile de fonder une famille. Il n'est pas facile d'engager sa vie pour toujours. Il faut avoir du courage. Et je vous félicite, parce vous avez du courage.

Parfois, on me demande comment faire pour que la famille aille toujours de l'avant et surmonte les difficultés. Je vous suggère de mettre toujours en pratique trois mots, trois mots qui expriment trois attitudes [d'autres nouveaux mariés sont en train d'arriver-là]. Trois mots qui peuvent vous aider à mener la vie matrimoniale, car dans la vie de mariage il y a des difficultés : le mariage est quelque chose de si beau, de si merveilleux, que nous devons en prendre soin, parce qu'il est pour toujours. Et les trois mots sont : "Puis-je ? merci, pardon". Puis-je ? Puis-je ? Toujours demander au conjoint (la femme au mari, le mari à la femme) "Es-tu d'accord ? Es-tu d'accord que nous fassions ceci ?". Ne jamais bousculer. Puis-je ?

Le deuxième mot : être reconnaissants. Que de fois le mari doit-il dire "merci" à sa femme ! Et que de fois l'épouse doit-elle dire "merci" au mari ! Se remercier mutuellement. Car, le sacrement du mariage, les époux se l'administrent l'un à l'autre. Et cette relation sacramentelle se maintient par ce sentiment de gratitude. "Merci".

Et le troisième mot, c'est "pardon", qui est un mot très difficile à prononcer. Dans le mariage, toujours – soit le mari soit la femme – commettent toujours des erreurs. Savoir les reconnaître et en demander pardon, demander pardon, cela fait beaucoup de bien. Il y a des familles jeunes, des couples récemment mariés, beaucoup d'entre vous se sont mariés récemment, d'autres sont sur le point de se marier. Rappelez-vous ces trois mots, qui faciliteront beaucoup la vie matrimoniale : puis-je ? Merci, pardon. Répétons-les ensemble : puis-je ? Merci, pardon. Plus fort, tous ! Puis-je ? (bis), merci (bis), pardon (bis).

Bien ! Tout cela est très beau, il est très beau de le dire dans la vie matrimoniale. Mais il y a toujours dans la vie matrimoniale des problèmes ou des discussions. C'est fréquent et il arrive que le mari ou la femme discutent, haussent la voix, se querellent. Et parfois, les plats volent. Mais ne vous effrayez pas quand cela arrive. Je vous donne un conseil : ne terminez jamais la journée sans faire la paix.

Et savez-vous pourquoi ? Parce que la guerre froide est très dangereuse le lendemain. Et comment dois-je faire, Père, pour faire la paix ? Peut demander l'un d'entre vous. Il ne faut pas des discours. Il suffit d'un geste. Et c'est fini. La paix revient. Quand il y a l'amour, un geste règle tout.



Je vous invite, avant de recevoir la bénédiction, à prier pour toutes les familles ici présentes, pour les nouveaux mariés, pour ceux qui sont mariés depuis un moment et qui savent ce que je vous ai dit, et pour ceux qui se marieront. Prions ensemble un Ave Maria, chacun dans sa propre langue.

Je vous salue Marie

Bénédiction

Et priez pour moi ! Priez vraiment pour moi ! Bonne nuit et bon repos !



Photo : Kamil Janowicz - flickr.com / Światowe Dni Młodzieży Krakow 2016



Visite à l'Hôpital pédiatrique universitaire (UCH)

Prokocim, Cracovie

Vendredi 29 juillet 2016

Chers frères et sœurs,

Au cours de ma visite à Cracovie, la rencontre avec les petits patients de cet Hôpital ne pouvait pas manquer. Je vous salue tous et je remercie de tout cœur le Premier Ministre pour les aimables paroles qu'il m'a adressées. Je voudrais me tenir tout proche de chaque enfant malade, près de son lit, les embrasser un par un, écouter ne serait-ce qu'un moment chacun de vous et faire silence ensemble face aux questions auxquelles il n'y a pas de réponses immédiates. Et prier.

L'Évangile nous montre, à plusieurs reprises, le Seigneur Jésus qui rencontre les malades, les accueille, et va volontiers à leur rencontre. Il les remarque toujours, les regarde comme une mère regarde son fils qui ne se porte pas bien, et il sent la compassion se mouvoir en lui.

Comme je voudrais que, en tant que chrétiens, nous soyons capables de nous tenir près des malades à la manière de Jésus, en silence, avec une caresse, en prière. Notre société est malheureusement polluée par la culture du "rebut", qui est le contraire de la culture de l'accueil. Et les victimes de la culture du rebut sont justement les personnes les plus faibles, les plus fragiles ; et c'est une cruauté. Par contre, il est beau de voir que dans cet Hôpital les plus petits et ceux qui sont le plus dans le besoin sont accueillis et soignés. Merci pour ce signe d'amour que vous nous offrez ! Voici le signe de la vraie civilisation, humaine et chrétienne : mettre au centre de l'attention sociale et politique les personnes les plus défavorisées.

Parfois, les familles se trouvent seules à les prendre en charge. Que faire ? De cet endroit, où on voit l'amour concret, je voudrais dire : multiplions les œuvres de la culture de l'accueil, des œuvres animées par l'amour chrétien, amour du Christ crucifié, de la chair du Christ. Servir avec amour et tendresse les personnes qui ont besoin d'aide nous fait grandir tous en humanité ; et cela nous ouvre le passage à la vie éternelle : celui qui accomplit des œuvres de miséricorde n'a pas peur de la mort.

J'encourage tous ceux qui ont fait de l'invitation évangélique à "visiter les malades" un choix personnel de vie : médecins, infirmiers, tous les agents de santé, ainsi que les aumôniers et les volontaires. Que le Seigneur vous aide à bien accomplir votre travail, dans cet hôpital comme dans chaque hôpital du monde. Je ne voudrais pas oublier, ici, le travail des Sœurs, des nombreuses Sœurs, qui consomment leur vie dans les hôpitaux. Que le Seigneur vous récompense en vous donnant la paix intérieure et un cœur toujours capable de tendresse.

Merci à tous pour cette rencontre ! Je vous emmène avec moi, par l'affection et par la prière. Et vous aussi, s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi.



Chemin de Croix avec les jeunes

Parc Jordan de Błonia à Cracovie

Vendredi 29 juillet 2016

*« J'avais faim, et vous m'avez donné à manger ;
j'avais soif, et vous m'avez donné à boire ;
j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli ;
j'étais nu, et vous m'avez habillé ;
j'étais malade, et vous m'avez visité ;
j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi. » (Mt 25, 35-36).*

Ces paroles de Jésus répondent à l'interrogation qui résonne souvent dans notre esprit et dans notre cœur : « Où est Dieu ? ». Où est Dieu, si dans le monde il y a le mal, s'il y a des hommes qui ont faim, qui ont soif, sans toit, des déplacés, des réfugiés ? Où est Dieu, lorsque des personnes innocentes meurent à cause de la violence, du terrorisme, des guerres ? Où est Dieu, lorsque des maladies impitoyables rompent des liens de vie et d'affection ? Ou bien lorsque les enfants sont exploités, humiliés, et qu'eux aussi souffrent à cause de graves pathologies ? Où est Dieu, face à l'inquiétude de ceux qui doutent et de ceux qui sont affligés dans l'âme ? Il existe des interrogations auxquelles il n'y a pas de réponses humaines. Nous ne pouvons que regarder Jésus, et l'interroger lui. Et voici la réponse de Jésus : "Dieu est en eux", Jésus est en eux, il souffre en eux, profondément identifié à chacun. Il est si uni à eux, presque au point de former "un seul corps".

Jésus a choisi lui-même de s'identifier à ces frères et sœurs éprouvés par la douleur et par les angoisses, en acceptant de parcourir le chemin douloureux vers le calvaire. Lui, en mourant sur la croix, se remet entre les mains du Père et porte sur lui et en lui, avec un amour qui se donne, les plaies physiques, morales et spirituelles de l'humanité entière. En embrassant le bois de la croix, Jésus embrasse la nudité et la faim, la soif et la solitude, la douleur et la mort des hommes et des femmes de tous les temps. Ce soir, Jésus, et nous avec lui, embrasse avec un amour spécial nos frères syriens, qui ont fui la guerre. Nous les saluons et nous les accueillons avec une affection fraternelle et avec sympathie.

En parcourant de nouveau la Via Crucis de Jésus, nous avons redécouvert l'importance de nous configurer à lui, à travers les 14 œuvres de miséricorde. Elles nous aident à nous ouvrir à la miséricorde de Dieu, à demander la grâce de comprendre que sans miséricorde on ne peut rien faire, sans miséricorde, moi, toi, nous tous, nous ne pouvons rien faire. Regardons d'abord les sept œuvres de miséricorde corporelle: donner à manger à ceux qui ont faim ; donner à boire à ceux qui ont soif ; vêtir celui qui est nu ; offrir l'hospitalité aux pèlerins, visiter les malades ; visiter les détenus ; ensevelir les morts. Nous avons reçu gratuitement, donnons gratuitement. Nous sommes appelés à servir Jésus crucifié dans chaque personne marginalisée, à toucher sa chair bénie dans celui qui est exclu, qui a faim, qui a soif, qui est nu, détenu, malade, sans travail, persécuté, déplacé, migrant. Nous trouvons là notre Dieu, nous touchons là le Seigneur. Jésus lui-même nous l'a dit, en expliquant quel sera le "protocole" sur la base duquel nous serons jugés : chaque fois que nous aurons fait cela au plus petit de nos frères, c'est à lui que nous l'aurons fait (cf. Mt 25, 31-46).



Les œuvres de miséricorde corporelle sont suivies des œuvres de miséricorde spirituelle : conseiller ceux qui sont dans le doute, instruire les ignorants, exhorter les pécheurs, consoler les affligés, pardonner les offenses, supporter avec patience les personnes ennuyeuses, prier Dieu pour les vivants et pour les morts. Dans l'accueil du marginalisé qui est blessé dans son corps, dans l'accueil du pécheur qui est blessé dans son âme, se joue notre crédibilité en tant que chrétiens. Dans l'accueil du marginalisé qui est blessé dans son corps, et dans l'accueil du pécheur qui est blessé dans son âme, se joue notre crédibilité en tant que chrétiens. Pas dans les idées, [mais] là !

Aujourd'hui, l'humanité a besoin d'hommes et de femmes, et de manière particulière de jeunes comme vous, qui ne veulent pas vivre leur vie "à moitié", des jeunes prêts à consacrer leur vie au service gratuit des frères les plus pauvres et les plus faibles, à imitation du Christ, qui s'est donné tout entier pour notre salut. Face au mal, à la souffrance, au péché, l'unique réponse possible pour le disciple de Jésus est le don de soi, y compris de la vie, à imitation du Christ ; c'est l'attitude du service. Si quelqu'un, qui se dit chrétien, ne vit pas pour servir, sa vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Par sa vie, il renie Jésus Christ.

Ce soir, chers jeunes, le Seigneur vous renouvelle l'invitation à devenir des protagonistes dans le service ; il veut faire de vous une réponse concrète aux besoins et à la souffrance de l'humanité ; il veut que vous soyez un signe de son amour miséricordieux pour notre temps ! Pour accomplir cette mission, il vous indique le chemin de l'engagement personnel et du sacrifice de vous-mêmes : c'est le Chemin de la croix. Le Chemin de la croix est celui du bonheur de suivre le Christ jusqu'au bout, dans les circonstances souvent dramatiques de la vie quotidienne ; c'est le chemin qui ne craint pas les échecs, les marginalisations ou la solitude, parce qu'il remplit le cœur de l'homme de la plénitude de Jésus. Le Chemin de la croix est celui de la vie et du style de Dieu, que Jésus fait parcourir y compris par des sentiers d'une société parfois divisée, injuste et corrompue.

Le Chemin de la croix n'est pas une pratique sadomasochiste ; le Chemin de la croix est l'unique qui vainc le péché, le mal et la mort, parce qu'il débouche sur la lumière radieuse de la résurrection du Christ, en ouvrant les horizons de la vie nouvelle et pleine. C'est le Chemin de l'espérance pour l'avenir et pour l'humanité. Celui qui le parcourt avec générosité et avec foi, donne espérance et avenir à l'humanité. Celui qui le parcourt, avec générosité et avec foi, sème l'espérance. Et je voudrais que vous soyez des semeurs d'espérance.

Chers jeunes, ce vendredi saint-là, beaucoup de disciples sont retournés tristes dans leurs maisons, d'autres ont préféré aller à la maison de campagne pour oublier un peu la croix. Je vous pose la question – mais vous répondez en silence, dans votre cœur, chacun en son cœur – : comment voulez-vous retourner ce soir dans vos maisons, dans vos lieux d'hébergement, sous vos tentes ? Comment voulez-vous retourner ce soir pour vous rencontrer avec vous-mêmes ? Le monde nous regarde. Il revient à chacun de vous de répondre au défi de cette question.



Salut du Pape François aux fidèles de la fenêtre de l'Archevêché

Archevêché de Cracovie

Vendredi 29 juillet 2016

Dobry wieczór!

Aujourd'hui a été un jour spécial, une journée de souffrance. Le vendredi est le jour où nous faisons mémoire de la mort de Jésus, et avec les jeunes nous avons terminé la journée en récitant la Via Crucis. Nous avons prié le Chemin de croix : la souffrance et la mort de Jésus pour nous tous. Nous nous sommes unis à Jésus souffrant. Mais pas seulement Jésus souffrant il y a deux mille ans, [mais] Jésus souffrant aujourd'hui également. Il y a tant de personnes qui souffrent : les malades, ceux qui sont en guerre, les sans-toit, ceux qui ont faim, ceux qui sont hantés par des doutes dans la vie, ceux qui ne ressentent pas le bonheur, le salut ou qui sentent le poids de leur propre péché.

Cet après-midi, je suis allé à l'Hôpital des enfants. Là aussi, Jésus souffre dans de nombreux enfants malades. Et cette question me vient toujours à l'esprit : "Pourquoi les enfants souffrent-ils ?". C'est un mystère. Il n'y a pas de réponse à ces questions.

Dans la matinée, encore une autre souffrance : je suis allé à Auschwitz, à Birkenau, pour faire mémoire des souffrances d'il y a 70 ans. Que de souffrance, que de cruauté ! Mais est-ce possible que nous les hommes, créés à la ressemblance de Dieu, nous soyons capables de faire ces choses ? Les choses ont été faites. Je ne voudrais pas vous attrister, mais je dois dire la vérité. La cruauté ne s'est pas arrêtée à Auschwitz, à Birkenau : aujourd'hui également, aujourd'hui on torture des gens ; on s'empresse de torturer de nombreux prisonniers pour les faire parler... C'est terrible ! Aujourd'hui, il y a des hommes et des femmes dans des prisons surpeuplées ; ils vivent – excusez-moi – comme des animaux. Aujourd'hui, il y a cette cruauté. Nous disons : oui, nous avons vu la cruauté d'il y a 70 ans, comment les gens mouraient, fusillés, soit pendus, soit gazés. Mais aujourd'hui, dans de nombreux endroits du monde, où il y a la guerre, la même chose se produit.

Cette réalité, Jésus est venu pour la porter sur ses propres épaules. Et il nous demande de prier. Prions pour tous les Jésus qui sont aujourd'hui dans le monde : ceux qui ont faim, ceux qui ont soif, ceux qui sont hantés par le doute, les malades, ceux qui sont seuls, ceux qui sentent le poids de nombreux doutes et de nombreuses fautes. Ils souffrent tant.. Prions pour les nombreux enfants malades, innocents, qui portent la croix en tant qu'enfants. Et prions pour les nombreux hommes et femmes qui sont aujourd'hui torturés dans tant de pays dans le monde ; pour les prisonniers qui sont tous entassés-là, comme s'ils étaient des animaux. Ce que je vous dis est un peu triste, mais c'est la réalité. Cependant, le fait que Jésus a pris sur lui-même toutes ces choses est aussi une réalité. Y compris notre péché !

Nous tous ici, nous sommes pécheurs, nous portons tous le poids de nos péchés. Je ne sais pas si quelqu'un ne se sent pas pécheur... Si quelqu'un ne se sent pas pécheur, qu'il lève la main... Nous sommes tous pécheurs. Pourtant lui nous aime, il nous aime ! Et faisons, en tant que pécheurs, mais enfants de Dieu, enfants de son Père, faisons tous ensemble une prière pour ces gens qui souffrent aujourd'hui de vilaines choses, de tant de méchancetés dans le monde. Et quand il y a des larmes,



l'enfant cherche sa mère ; et nous aussi, pécheurs, nous sommes des enfants. Cherchons notre Mère, et prions la Vierge tous ensemble, chacun dans sa propre langue !

Je vous salue Marie....

Bénédiction

Je vous souhaite une bonne nuit, un bon repos. Priez pour moi ! Et demain, nous continuerons ces belles Journées de la Jeunesse. Merci beaucoup !



Photo : Fabio Beretta - flickr.com / Światowe Dni Młodzieży Krakow 2016



Visite au Sanctuaire de la Divine Miséricorde

Cracovie

Samedi 30 juillet 2016

Bonjour à vous tous !

Aujourd'hui, le Seigneur veut nous faire sentir encore plus profondément sa grande miséricorde.

Ne nous éloignons jamais de Jésus, même si nous pensons qu'à cause de nos péchés et de nos fautes nous sommes ce qu'il y a de pire ! Lui nous préfère ainsi ! Ainsi se répand sa miséricorde. Profitons de cette journée pour recevoir tous la miséricorde de Jésus.

Tous ensemble, prions la Mère de la Miséricorde.

Je vous salue Marie...

Bénédiction.

Et, s'il vous plaît, je vous demande de prier pour moi !

Messe avec les prêtres, religieuses, religieux, consacrés et séminaristes polonais

Sanctuaire Saint-Jean-Paul II – Cracovie

Samedi 30 juillet 2016

Le passage de l'Évangile que nous avons entendu (cf. Jn 20, 19-31) nous parle d'un lieu, d'un disciple et d'un livre.

Le lieu est celui où se trouvaient les disciples le soir de Pâques : on dit seulement que les portes en étaient verrouillées (cf. v. 19). Huit jours après, les disciples se trouvaient encore dans cette maison, et les portes étaient encore verrouillées (cf. v. 26). Jésus y entre, se place au milieu et apporte sa paix, l'Esprit Saint et le pardon des péchés : en un mot, la miséricorde de Dieu. En ce lieu fermé, l'invitation que Jésus adresse aux siens résonne avec force : « De même que le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie » (v. 21).

Jésus envoie. Lui, il désire, dès le début, que l'Église soit en sortie, qu'elle aille dans le monde. Et il veut qu'on le fasse comme lui-même a fait, comme lui a été envoyé dans le monde par le Père : non en puissant, mais dans la condition de serviteur (cf. Ph 2, 7), non « pour être servi, mais pour servir » (Mc 10, 45) et pour porter la Bonne Nouvelle (cf. Lc 4, 18) ; ainsi, les siens sont aussi envoyés, à chaque époque. Le contraste est frappant : tandis que les disciples ferment les portes par crainte, Jésus les envoie en mission ; il veut qu'ils ouvrent les portes et sortent pour répandre le pardon et la paix de Dieu, par la force de l'Esprit Saint.



Cet appel est aussi pour nous. Comment ne pas y entendre l'écho de la grande invitation de saint Jean-Paul II : "Ouvrez les portes !" ? Toutefois, dans notre vie de prêtres et de consacrés, il peut y avoir souvent la tentation de rester, par crainte ou par commodité, un peu repliés sur nous-mêmes et sur nos milieux. Mais la direction que Jésus indique est à sens unique : sortir de nous-mêmes. C'est un voyage sans billet de retour. Il s'agit d'accomplir un exode de notre moi, de perdre sa vie pour Lui (cf. Mc 8, 35), en suivant la voie du don de soi. D'autre part, Jésus n'aime pas les chemins parcourus à moitié, les portes laissées entrouvertes, les vies à double voie. Il demande de se mettre en chemin en étant légers, de sortir en renonçant à ses propres sécurités, établis seulement en Lui.

En d'autres termes, la vie de ses disciples les plus intimes, que nous sommes appelés à être, est faite d'amour concret, c'est-à-dire de service et de disponibilité ; c'est une vie où il n'existe pas d'espaces clos et de propriétés privées pour ses propres commodités – du moins, il ne doit pas y en avoir. Celui qui a choisi de rendre toute son existence conforme à Jésus ne choisit pas ses propres lieux, mais il va là où il est envoyé ; prêt à répondre à celui qui l'appelle, il ne choisit même plus ses propres temps. La maison où il habite ne lui appartient pas, parce que l'Église et le monde sont les lieux ouverts de sa mission. Son trésor, c'est de placer le Seigneur au centre de la vie, sans rechercher quelque chose d'autre pour soi. Il fuit ainsi les situations satisfaisantes qui le mettraient au centre, il ne se dresse pas sur les piédestaux branlants des pouvoirs du monde et ne se complait pas dans les commodités qui amollissent l'évangélisation ; il ne perd pas son temps à envisager un avenir sûr et bien rétribué, pour ne pas risquer de s'isoler et de devenir maussade, renfermé dans les murs étroits d'un égoïsme sans espérance et sans joie. Épanoui dans le Seigneur, il ne se satisfait pas d'une vie médiocre, mais brûle du désir de témoigner et de rejoindre les autres ; il aime à risquer et il sort, non pas contraint par des parcours déjà tracés, mais ouvert et fidèle aux caps indiqués par l'Esprit : se refusant à vivoter, il se réjouit d'évangéliser.

Dans l'Évangile d'aujourd'hui, en second lieu, émerge la figure de l'unique disciple nommé, Thomas. Dans son doute et dans son impatience de vouloir comprendre, ce disciple, également assez obstiné, nous ressemble un peu et nous est aussi sympathique. Sans le savoir, il nous fait un grand cadeau : il nous conduit plus près de Dieu, parce que Dieu ne se cache pas à celui qui le cherche. Jésus lui montre ses plaies glorieuses, il lui fait toucher de la main l'infinie tendresse de Dieu, les signes vivants de tout ce qu'il a souffert par amour pour les hommes.

Pour nous disciples, il est si important de mettre notre humanité au contact de la chair du Seigneur, c'est-à-dire de lui apporter, avec confiance et avec une sincérité totale, jusqu'au bout, ce que nous sommes. Jésus, comme il l'a dit à sainte Faustine, est content que nous lui parlions de tout, il ne se lasse pas de nos vies qu'il connaît déjà, il attend notre partage, jusqu'au récit de nos journées (cf. Diaire, 6 septembre 1937). On cherche Dieu ainsi, dans une prière transparente et qui n'oublie pas de confier et de remettre les misères, les peines et les résistances. Le cœur de Jésus est conquis par l'ouverture sincère, par des cœurs qui savent reconnaître et pleurer leurs propres faiblesses, confiants que la miséricorde divine agira là-même. Que nous demande Jésus ? Il désire des cœurs vraiment consacrés, qui vivent du pardon reçu de Lui, pour le reverser avec compassion sur les frères. Jésus cherche des cœurs ouverts et tendres envers les faibles, jamais durs ; des cœurs dociles et transparents, qui ne dissimulent pas devant celui qui a la tâche dans l'Église d'orienter le chemin. Le disciple n'hésite pas à poser des questions, il a le courage d'habiter le doute et de le porter au Seigneur, aux formateurs et aux Supérieurs, sans calculs ni réticences. Le disciple fidèle met en œuvre un discernement vigilant et constant, sachant que le cœur doit s'éduquer chaque jour, à



partir des affections, pour fuir toute duplicité dans les attitudes et dans la vie. L'apôtre Thomas, à la fin de sa recherche passionnée, n'est pas seulement parvenu à croire en la résurrection, mais il a trouvé en Jésus le tout de la vie, son Seigneur ; il lui a dit : « Mon Seigneur et mon Dieu » (v. 28). Cela nous fera du bien, aujourd'hui et chaque jour, de prier avec ces paroles splendides, pour lui dire : tu es mon unique bien, la route de mon cheminement, le cœur de ma vie, mon tout.

Dans le dernier verset que nous avons entendu, on parle, enfin, d'un livre : c'est l'Évangile, dans lequel n'ont pas été écrits les nombreux autres signes accomplis par Jésus (v. 30). Après le grand signe de sa miséricorde, nous pourrions le comprendre, il n'a plus été nécessaire d'ajouter autre chose. Mais il y a encore un défi, il y a un espace pour les signes accomplis par nous, qui avons reçu l'Esprit d'amour et qui sommes appelés à répandre la miséricorde. On pourrait dire que l'Évangile, livre vivant de la miséricorde de Dieu, qui doit être lu et relu continuellement, a encore des pages vierges au fond : il reste un livre ouvert, que nous sommes appelés à écrire avec le même style, c'est-à-dire en accomplissant des œuvres de miséricorde. Je vous pose la question, chers frères et sœurs : les pages du livre de chacun de vous, comment sont-elles ? Sont-elles écrites chaque jour ? Sont-elles écrites un peu oui et un peu non ? Sont-elles vierges ? Que la Mère de Dieu nous aide en cela : elle, qui a pleinement accueilli la Parole de Dieu dans sa vie (cf. Lc 8, 20-21), qu'elle nous donne la grâce d'être des écrivains vivants de l'Évangile ; que notre Mère de miséricorde nous enseigne à prendre soin concrètement des plaies de Jésus dans nos frères et sœurs qui sont dans le besoin, de ceux qui sont proches comme de ceux qui sont loin, du malade comme du migrant, parce qu'en servant celui qui souffre, on honore la chair du Christ. Que la Vierge Marie nous aide à nous dépenser jusqu'au bout pour le bien des fidèles qui nous sont confiés, et à nous prendre en charge les uns les autres, comme de vrais frères et sœurs dans la communion de l'Église, notre sainte Mère.

Chers frères et sœurs, chacun de nous garde dans son cœur une page très personnelle du livre de la miséricorde de Dieu : c'est l'histoire de notre appel, la voix de l'amour qui a attiré et transformé notre vie, nous portant à tout laisser sur parole et à le suivre (cf. Lc 5, 11). Ravivons aujourd'hui, avec gratitude, la mémoire de son appel, plus fort que toute résistance et fatigue. En continuant la célébration eucharistique, centre de notre vie, remercions le Seigneur, parce que, par sa miséricorde, il est entré à travers nos portes fermées ; parce que comme Thomas, il nous a appelés par notre nom, afin qu'il nous donne la grâce de continuer à écrire son Évangile d'amour.

Veillée de prière avec les jeunes

Campus Misericordiae, Cracovie

Samedi 30 juillet 2016

Chers jeunes,

Il est beau d'être ici avec vous en cette veillée de prière.

À la fin de son témoignage courageux et émouvant, Rand nous a demandé quelque chose. Il a dit : "Je vous demande sincèrement de prier pour mon cher pays". Une histoire marquée par la guerre,



par la douleur, par la perte, qui finit avec une demande : celle de la prière. Qu'y a-t-il de mieux que de commencer notre veillée en priant ?

Nous venons de diverses parties du monde, de continents, de pays, langues, cultures, peuples différents. Nous sommes "fils" de nations qui peut-être qui sont en train de discuter à cause de divers conflits, ou même sont en guerre. Pour d'autres, nous venons de pays qui peuvent être en "paix", qui n'ont pas de conflits belliqueux, où beaucoup des choses douloureuses qui arrivent dans le monde font seulement partie des nouvelles et de la presse. Mais nous sommes conscients d'une réalité : pour nous, aujourd'hui et ici, provenant de diverses parties du monde, la douleur, la guerre que vivent de nombreux jeunes, ne sont plus une chose anonyme, pour nous elles ne sont plus une nouvelle de la presse, elles ont un nom, un visage, une histoire, une proximité. Aujourd'hui, la guerre en Syrie est la douleur et la souffrance de tant de personnes, de tant de jeunes comme le courageux Rand, qui se trouve au milieu de nous et nous demande de prier pour son cher pays.

Il y a des situations qui peuvent nous paraître lointaines jusqu'à ce que, de quelque manière, nous les touchions. Il y a des réalités que nous ne comprenons pas parce nous ne les voyons qu'à travers un écran (du téléphone portable ou de l'ordinateur). Mais lorsque nous entrons en contact avec la vie, avec ces vies concrètes non plus médiatisées par les écrans, alors il nous arrive quelque chose de fort : nous sentons tous l'invitation à nous impliquer : "Assez des villes oubliées", comme dit Rand ; il doit plus jamais arriver que des frères soient "entourés par la mort et par les tueries", sentant que personne ne les aidera. Chers amis, je vous invite à prier ensemble pour la souffrance de tant de victimes de la guerre, de cette guerre qu'il y a dans le monde aujourd'hui, afin qu'une fois pour toutes, nous puissions comprendre que rien ne justifie le sang d'un frère, que rien n'est plus précieux que la personne que nous avons à côté. Et dans cette demande de prière, je veux vous remercier également, Natalia et Miguel, parce que vous aussi vous avez partagé avec nous vos batailles, vos guerres intérieures. Vous nous avez présenté vos luttes, et comment vous les avez surmontées. Vous êtes des signes vivants de ce que la miséricorde veut faire en nous.

À présent, nous, nous ne mettrons pas à crier contre quelqu'un, nous ne mettrons pas à nous quereller, nous ne voulons pas détruire, nous ne voulons pas insulter. Nous, nous ne voulons pas vaincre la haine par davantage de haine, vaincre la violence par davantage de violence, vaincre la terreur par davantage de terreur. Et notre réponse à ce monde en guerre a un nom : elle s'appelle fraternité, elle s'appelle lien fraternel, elle s'appelle communion, elle s'appelle famille. Nous célébrons le fait de venir de diverses cultures et nous nous unissons pour prier. Que notre meilleure parole, notre meilleur discours soit de nous unir en prière. Faisons un moment de silence et prions ; mettons devant Dieu les témoignages de ces amis, identifions-nous avec ceux pour lesquels "la famille est un concept inexistant, la maison rien qu'un endroit où dormir et manger", ou bien avec ceux qui vivent dans la peur de croire que leurs erreurs et leurs péchés les ont exclus définitivement. Mettons en présence de notre Dieu également vos "guerres", nos "guerres", les luttes que chacun porte avec soi, dans son cœur. Et pour cela, pour nous sentir en famille, entre frères, tous ensemble, je vous invite à vous lever, à vous tenir par la main et à prier en silence. Tous.

(SILENCE)

Tandis que nous prions m'est venue à l'esprit l'image des Apôtres le jour de Pentecôte. Une scène qui peut nous aider à comprendre tout ce que Dieu rêve de réaliser dans notre vie, en nous et avec



nous. Ce jour, par peur, les disciples étaient enfermés. Ils se sentaient menacés par un entourage qui les persécutait, qui les contraignait à rester dans une petite chambre, les obligeant à demeurer figés et paralysés. La crainte s'était emparée d'eux. Dans ce contexte, il s'est passé quelque chose de spectaculaire, quelque chose de grandiose. L'Esprit Saint est venu et des langues comme de feu se sont posées sur chacun d'eux, les poussant à une aventure dont ils n'auraient jamais rêvé. La chose change complètement !

Nous avons écouté trois témoignages ; nous avons touché, de nos cœurs, leurs histoires, leurs vies. Nous avons vu comment eux, comme les disciples, ils ont vécu des moments semblables, ont connu des moments où ils ont été en proie à la peur, où il semblait que tout croulait. La peur et l'angoisse qui naissent de la conscience qu'en sortant de la maison on peut ne plus revoir ses proches, la peur de ne pas se sentir apprécié et aimé, la peur de ne pas avoir d'autres opportunités. Ils ont partagé avec nous la même expérience qu'ont faite les disciples, ils ont fait l'expérience de la peur qui mène à un seul endroit. Où la peur nous conduit-elle ? À la fermeture. Et lorsque la peur se terre dans la fermeture, elle est toujours accompagnée de sa "sœur jumelle", la paralysie ; nous sentir paralysés. Sentir qu'en ce monde, dans nos villes, dans nos communautés, il n'y a plus d'espace pour grandir, pour rêver, pour créer, pour regarder des horizons, en définitive pour vivre, est l'un des pires maux qui puissent nous affecter dans la vie, et spécialement au cours de la jeunesse. La paralysie nous fait perdre le goût de savourer la rencontre, de l'amitié, le goût de rêver ensemble, de cheminer avec les autres. Elle nous éloigne des autres, elle nous empêche de [nous] serrer la main, comme nous l'avons [dans la chorégraphie], tous enfermés dans ces petites chambres en verre.

Dans la vie, il y a une autre paralysie encore plus dangereuse et souvent difficile à identifier, et qu'il nous coûte beaucoup de reconnaître. J'aime l'appeler la paralysie qui naît lorsqu'on confond le BONHEUR avec un DIVAN / KANAPA ! Oui, croire que pour être heureux, nous avons besoin d'un bon divan. Un divan qui nous aide à nous sentir à l'aise, tranquilles, bien en sécurité. Un divan – comme il y en a maintenant, modernes, avec des massages y compris pour dormir – qui nous garantissent des heures de tranquillité pour nous transférer dans le monde des jeux vidéo et passer des heures devant le computer. Un divan contre toute espèce de douleur et de crainte. Un divan qui nous maintiendra enfermés à la maison sans nous fatiguer ni sans nous préoccuper. Le "divan-bonheur" / "kanapa-szczęście" est probablement la paralysie silencieuse qui peut nous nuire davantage, qui peut nuire davantage à la jeunesse. "Et pourquoi en est-il ainsi, Père ?" Parce que peu à peu, sans nous en rendre compte, nous nous endormons, nous nous retrouvons étourdis et abrutis. Avant-hier, je parlais des jeunes qui vont à la retraite à 20 ans ; aujourd'hui, je parle des jeunes endormis, étourdis, abrutis tandis que d'autres – peut-être plus éveillés, mais pas les meilleurs – décident de l'avenir pour nous. Sûrement, pour beaucoup il est plus facile et avantageux d'avoir des jeunes étourdis et abrutis qui confondent le bonheur avec un divan ; pour beaucoup, cela est plus convenable que d'avoir des jeunes éveillés, désireux de répondre, de répondre au rêve de Dieu et à toutes les aspirations du cœur. Vous, je vous le demande, je le demande à vous : voulez-vous être des jeunes endormis, étourdis, abrutis ? [Non !]. Voulez-vous que d'autres décident de l'avenir pour vous ? [Non !]. Voulez-vous être libres ? [Oui !]. Voulez-vous être éveillés ? [Oui !]. Voulez-vous lutter pour votre avenir ? [Oui !]. Vous n'êtes pas très convaincus... Voulez-vous lutter pour votre avenir [Oui !].

Mais la vérité est autre : chers jeunes, nous ne sommes pas venus au monde pour "végéter", pour vivre dans la facilité, pour faire de la vie un divan qui nous endorme ; au contraire, nous sommes



venus pour autre chose, pour laisser une empreinte. Il est très triste de passer dans la vie sans laisser une empreinte. Mais quand nous choisissons le confort, en confondant bonheur et consumérisme, alors le prix que nous payons est très mais très élevé : nous perdons la liberté. Nous ne sommes pas libres de laisser une empreinte. Nous perdons la liberté. C'est le prix. Et il y a tant de gens qui veulent que les jeunes ne soient pas libres ; il y a tant de gens qui ne vous aiment pas beaucoup, qui vous veulent abrutis, étourdis, endormis, mais jamais libres. Non, cela non ! Nous devons défendre notre liberté.

Justement ici, il y a une grande paralysie, lorsque nous commençons à penser que le bonheur est synonyme de confort, qu'être heureux, c'est marcher dans la vie, endormi ou drogué, que l'unique manière d'être heureux est d'être comme un abruti. Il est certain que la drogue fait du mal, mais il y a beaucoup d'autres drogues socialement acceptées qui finissent par nous rendre beaucoup ou de toute manière plus esclaves. Les unes et les autres nous dépouillent de notre plus grand bien : la liberté. Elles nous dépouillent de notre liberté.

Chers amis, Jésus est le Seigneur du risque, il est le Seigneur du toujours "plus loin". Jésus n'est pas le Seigneur du confort, de la sécurité et de la commodité. Pour suivre Jésus, il faut avoir une dose de courage, il faut se décider à changer le divan contre une paire de chaussures qui t'aideront à marcher, sur des routes jamais rêvées et même pas imaginées, sur des routes qui peuvent ouvrir de nouveaux horizons, capables de propager la joie, cette joie qui naît de l'amour de Dieu, la joie que laissent dans ton cœur chaque geste, chaque attitude de miséricorde. Aller par les routes en suivant la "folie" de notre Dieu qui nous enseigne à le rencontrer en celui qui a faim, en celui qui a soif, en celui qui est nu, dans le malade, dans l'ami qui a mal tourné, dans le détenu, dans le réfugié et dans le migrant, dans le voisin qui est seul. Aller par les routes de notre Dieu qui nous invite à être des acteurs politiques, des personnes qui pensent, des animateurs sociaux. Il nous incite à penser à une économie plus solidaire que celle-ci. Dans les milieux où vous vous trouvez, l'amour de Dieu nous invite à porter la Bonne Nouvelle, en faisant de notre propre vie un don fait à lui et aux autres. Et cela signifie être courageux, cela signifie être libre.

Vous pourrez me dire: Père, mais cela n'est pas pour tous, c'est uniquement pour quelques élus ! Oui, c'est vrai, et ces élus sont tous ceux qui sont disposés à partager leur vie avec les autres. De la même façon que l'Esprit Saint a transformé le cœur des disciples le jour de Pentecôte – ils étaient paralysés –, il a fait de même avec nos amis qui ont partagé leurs témoignages. J'emprunte tes mots, Miguel : tu nous disais que le jour où dans la "Facenda" ils t'ont confié la responsabilité d'aider au meilleur fonctionnement de la maison, alors tu as commencé à comprendre que Dieu te demandait quelque chose. C'est ainsi qu'a commencé la transformation.

Voilà le secret, chers amis, que nous sommes appelés à expérimenter. Dieu attend quelque chose de toi. Avez-vous compris ? Dieu attend quelque chose de toi, Dieu veut quelque chose de toi, Dieu t'attend. Dieu vient rompre nos fermetures, il vient ouvrir les portes de nos vies, de nos visions, de nos regards. Dieu vient ouvrir tout ce qui t'enferme. Il t'invite à rêver, il veut te faire voir qu'avec toi le monde peut être différent. C'est ainsi : si tu n'y mets pas le meilleur de toi-même, le monde ne sera pas différent. C'est un défi !

Le temps qu'aujourd'hui nous vivons n'a pas besoin de jeunes-divan / młodzi kanapowi, mais de jeunes avec des chaussures, mieux encore, chaussant des crampons. Cette époque n'accepte que



des joueurs titulaires sur le terrain, il n'y a pas de place pour des réservistes. Le monde d'aujourd'hui vous demande d'être des protagonistes de l'histoire, parce que la vie est belle à condition que nous voulions la vivre, à condition que nous voulions y laisser une empreinte. L'histoire aujourd'hui nous demande de défendre notre dignité et de ne pas permettre que ce soient d'autres qui décident de notre avenir. Non ! Nous devons décider de notre avenir, vous, de votre avenir ! Le Seigneur, comme à la Pentecôte, veut réaliser l'un des plus grands miracles dont nous puissions faire l'expérience : faire en sorte que tes mains, mes mains, nos mains se transforment en signes de réconciliation, de communion, de création. Il veut tes mains pour continuer à construire le monde d'aujourd'hui. Il veut construire avec toi. Et toi, que réponds-tu ? Que réponds-tu, toi ? Oui ou non ? [Oui !].

Tu me diras : Père, mais moi, j'ai bien des limites, je suis pécheur, que puis-je faire ? Quand le Seigneur nous appelle, il ne pense pas à ce que nous sommes, à ce que nous étions, à ce que nous avons fait ou cessé de faire. Au contraire, au moment où il nous appelle, il regarde tout ce que nous pourrions faire, tout l'amour que nous sommes capables de propager. Lui parie toujours sur l'avenir, sur demain. Jésus te projette à l'horizon, jamais au musée.

C'est pourquoi, chers amis, aujourd'hui, Jésus t'invite, il t'appelle à laisser ton empreinte dans la vie, une empreinte qui marque l'histoire, qui marque ton histoire et l'histoire de beaucoup.

La vie d'aujourd'hui nous dit qu'il est très facile de fixer l'attention sur ce qui nous divise, sur ce qui nous sépare. On voudrait nous faire croire que nous enfermer est la meilleure manière de nous protéger de ce qui fait mal. Aujourd'hui, nous les adultes – nous les adultes – nous avons besoin de vous, pour nous enseigner – comme vous le faites, en ce moment, aujourd'hui – à cohabiter dans la diversité, dans le dialogue, en partageant la multi culturalité non pas comme une menace mais comme une opportunité. Et vous êtes une opportunité pour l'avenir. Ayez le courage de nous enseigner, ayez le courage de nous enseigner qu'il est plus facile construire des ponts que d'élever des murs ! Nous avons besoin de l'apprendre. Et tous ensemble, demandons que vous exigiez de nous de parcourir les routes de la fraternité. Soyez, vous, nos accusateurs, si nous choisissons le chemin des murs, le chemin de l'inimitié, le chemin de la guerre. Construire des ponts : savez-vous quel le premier pont à construire ? Un pont que nous pouvons réaliser ici et maintenant : nous serrer les mains, nous donner la main. Allez-y, faites-le maintenant ! Construisez ce pont humain, donnez-vous la main, vous tous : c'est le pont primordial, c'est le pont humain, c'est le premier pont, c'est le pont modèle. Il y a toujours le risque - je l'ai dit l'autre jour – de rester avec la main tendue, mais dans la vie, il faut risquer ; qui ne risque pas ne vaint pas. Avec ce pont, allons de l'avant ! Ici, ce pont primordial : serrez-vous la main. Merci ! C'est le grand pont fraternel, et puissent les grands de ce monde apprendre à le faire !... toutefois non pour la photographie – quand ils se donnent la main et pensent à autre chose - mais pour continuer à construire des ponts toujours plus grands. Que ce pont humain soit semence de nombreux autres ; il sera une empreinte.

Aujourd'hui Jésus, qui est le chemin, t'appelle toi, toi, toi [il désigne chacun] à laisser ton empreinte dans l'histoire. Lui, qui est la vie, t'invite à laisser une empreinte qui remplira de vie ton histoire et celle de tant d'autres. Lui, qui est la vérité, t'invite à abandonner les routes de la séparation, de la division, du non-sens. Es-tu d'accord ? [Oui !]. Es-tu d'accord ? [Oui !]. Que répondent maintenant – je veux voir – tes mains et tes pieds au Seigneur, qui est chemin, vérité et vie ? Es-tu d'accord ? [Oui !]. Que le Seigneur bénisse vos rêves ! Merci !





Photo : Kamil Janowicz - flickr.com / Światowe Dni Młodzieży Krakow 2016



Messe pour la Journée Mondiale de la Jeunesse

Campus Misericordiae – Cracovie

Dimanche 31 juillet 2016

Chers jeunes, vous êtes venus à Cracovie pour rencontrer Jésus. Et l'Évangile aujourd'hui nous parle justement de la rencontre entre Jésus et un homme, Zachée, à Jéricho (cf. Lc 19, 1-10). Là, Jésus ne se limite pas à prêcher, ou à saluer chacun, mais il veut – dit l'Évangéliste – traverser la ville (cf. v. 1). Jésus désire, en d'autres termes, s'approcher de la vie de chacun, parcourir notre chemin jusqu'au bout, afin que sa vie et notre vie se rencontrent vraiment.

Survient ainsi la rencontre la plus surprenante, celle avec Zachée, le chef des "publicains", c'est-à-dire des collecteurs d'impôts. Zachée était donc un riche collaborateur des occupants romains détestés ; c'était un exploiteur du peuple, quelqu'un qui, à cause de sa mauvaise réputation, ne pouvait même pas s'approcher du Maître. Mais la rencontre avec Jésus change sa vie, comme cela s'est produit et peut se produire chaque jour pour chacun de nous. Zachée, cependant, a dû affronter certains obstacles pour rencontrer Jésus. Cela n'a pas été facile pour lui, il a dû affronter certains obstacles, au moins trois, qui peuvent nous dire quelque chose à nous aussi.

Le premier est la petite taille : Zachée ne réussissait pas à voir le Maître parce qu'il était petit. Aujourd'hui aussi nous pouvons courir le risque de rester à distance de Jésus parce que nous ne nous sentons pas à la hauteur, parce que nous avons une modeste considération de nous-même. C'est une grande tentation, qui ne regarde pas seulement l'estime de soi, mais touche aussi la foi. Parce que la foi nous dit que nous sommes « enfants de Dieu et nous le sommes réellement » (1 Jn 3, 1) : nous avons été créés à son image ; Jésus a fait sienne notre humanité et son cœur ne se lassera jamais de nous ; l'Esprit Saint désire habiter en nous ; nous sommes appelés à la joie éternelle avec Dieu ! C'est notre "stature", c'est notre identité spirituelle : nous sommes les enfants aimés de Dieu, toujours. Vous comprenez alors que ne pas s'accepter, vivre insatisfait et penser négatif signifie ne pas reconnaître notre identité la plus vraie : c'est comme se tourner d'un autre côté tandis que Dieu veut poser son regard sur moi, c'est vouloir éteindre le rêve qu'il nourrit pour moi. Dieu nous aime tels que nous sommes, et aucun péché, défaut ou erreur ne le fera changer d'idée. Pour Jésus – l'Évangile nous le montre -, personne n'est inférieur et loin, personne n'est insignifiant, mais nous sommes tous préférés et importants : tu es important ! Et Dieu compte sur toi pour ce que tu es, non pour ce que tu as : à ses yeux ne vaut vraiment rien le vêtement que tu portes ou le téléphone portable que tu utilises : que tu sois à la mode ne lui importe pas, ce qui lui importe, c'est toi, tel que tu es. Tu as de la valeur à ses yeux et ta valeur est inestimable.

Quand dans la vie, il nous arrive de viser bas plutôt que haut, cette grande vérité peut nous aider : Dieu est fidèle dans son amour pour nous, même obstiné. Cela nous aidera de penser qu'il nous aime plus que nous nous aimons nous-mêmes, qu'il croit en nous plus que nous croyons en nous-mêmes, qu'il "est toujours notre supporter" en tant que le plus irréductible des soutiens. Il nous attend toujours avec espérance, même lorsque nous nous enfermons dans nos tristesses, ruminant sans cesse les torts subis et le passé. Mais s'attacher à la tristesse n'est pas digne de notre stature



spirituelle ! C'est même un virus qui infecte et bloque tout, qui ferme toute porte, qui empêche de relancer la vie, de recommencer. Dieu, au contraire est obstinément plein d'espoir : il croit toujours que nous pouvons nous relever et ne se résigne pas à nous voir éteints et sans joie. Il est triste de voir un jeune sans joie. Parce que nous sommes toujours ses enfants bien-aimés. Rappelons-nous de cela au début de chaque journée. Cela nous fera du bien chaque matin de le dire dans la prière : "Seigneur, je te remercie parce que tu m'aimes; je suis sûr que tu m'aimes ; fais-moi aimer ma vie !". Non pas mes défauts, qui doivent être corrigés, mais la vie, qui est un grand don : c'est le temps d'aimer et d'être aimés.

Zachée avait un second obstacle sur le chemin de la rencontre avec Jésus : la honte qui paralyse. À ce sujet, nous avons dit quelque chose hier soir. Nous pouvons imaginer ce qui s'est passé dans le cœur de Zachée avant qu'il monte sur ce sycomore ; il y aura eu une belle lutte : d'une part une bonne curiosité, celle de connaître Jésus ; de l'autre le risque de faire une terrible piètre figure. Zachée était un personnage public ; il savait qu'en essayant de monter sur l'arbre, il serait devenu ridicule aux yeux de tous, lui, un chef, un homme de pouvoir, mais si détesté. Cependant il a surmonté la honte, parce que l'attraction de Jésus était plus forte. Vous aurez fait l'expérience de ce qui arrive lorsqu'une personne devient si attirante au point d'en tomber amoureux : il peut arriver alors de faire volontiers des choses qu'on aurait jamais faites. Quelque chose de semblable se passe dans le cœur de Zachée, quand il sentit que Jésus était si important qu'il aurait fait n'importe quoi pour lui, parce qu'il était le seul qui pouvait le tirer hors des sables mouvants du péché et de l'insatisfaction. Et ainsi la honte qui paralyse n'a pas eu le dessus : Zachée – dit l'Évangile- « courut en avant », « grimpa » et ensuite quand Jésus l'appela, « il descendit vite » (vv. 4.6). Il a risqué, il s'est mis en jeu. Pour nous, c'est aussi le secret de la joie : ne pas éteindre la belle curiosité, mais se mettre en jeu, parce que la vie ne s'enferme pas dans un tiroir. Devant Jésus on ne peut rester assis, en attendant, les bras croisés ; à Lui, qui nous donne la vie, on ne peut répondre par une pensée ou par un simple "petit message" !

Chers jeunes, n'ayez pas honte de tout lui porter, spécialement vos faiblesses, vos peines et vos péchés dans la confession : Lui saura vous surprendre avec son pardon et sa paix. N'ayez pas peur de lui dire "oui" avec tout l'élan de votre cœur, de lui répondre généreusement, de le suivre ! Ne vous laissez pas anesthésier l'âme, mais visez l'objectif du bel amour, qui demande aussi le renoncement, et un "non" fort au doping du succès à tout prix et à la drogue de penser seulement à soi et à ses propres aises.

Après la petite taille, après la honte qui paralyse, il y a un troisième obstacle que Zachée a dû affronter, non plus en lui-même, mais autour de lui. C'est la foule qui murmure, qui l'a d'abord arrêté et puis l'a critiqué : Jésus ne devait pas entrer dans sa maison, la maison d'un pécheur ! Comme il est difficile d'accueillir vraiment Jésus, comme il est dur d'accepter un « Dieu, riche en miséricorde » (Ep 2, 4). Il est possible qu'on vous en empêche, en cherchant à vous faire croire que Dieu est loin, raide et peu sensible, bon avec les bons et mauvais avec les mauvais. Au contraire, notre Père « fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons » (Mt 5, 45) et il nous invite au vrai courage : être plus fort que le mal en aimant chacun, même les ennemis. Il est possible qu'on rie de vous, parce que vous croyez dans la force douce et humble de la miséricorde. N'ayez pas peur, mais pensez aux paroles de ces jours : « Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde » (Mt 5, 7). Il est possible qu'on vous considère comme des rêveurs, parce que vous croyez en une humanité nouvelle, qui n'accepte pas la haine entre les peuples, qui ne voit pas les frontières des



pays comme des barrières et garde ses propres traditions sans égoïsmes ni ressentiments. Ne vous découragez pas : avec votre sourire et avec vos bras ouverts, prêchez l'espérance et soyez une bénédiction pour l'unique famille humaine, qu'ici vous représentez si bien !

La foule, ce jour-là, a jugé Zachée, elle l'a regardé de haut ; Jésus au contraire, a fait l'inverse : il a levé son regard vers lui (v. 5). Le regard de Jésus va au-delà des défauts et voit la personne ; il ne s'arrête pas au mal du passé, mais il entrevoit le bien à venir ; il ne se résigne pas devant les fermetures, mais il recherche la voie de l'unité et de la communion ; au milieu de tous, il ne s'arrête pas aux apparences, mais il regarde le cœur. Jésus regarde notre cœur, ton cœur, mon cœur. Avec ce regard de Jésus, vous pouvez faire grandir une autre humanité, sans attendre qu'on vous dise "bravo", mais en cherchant le bien pour lui-même, heureux de garder le cœur intègre et de lutter pacifiquement pour l'honnêteté et la justice. Ne vous arrêtez pas à la superficie des choses et méfiez-vous des liturgies mondaines du paraître, du maquillage de l'âme pour sembler meilleurs. Au contraire, installez bien la connexion la plus stable, celle d'un cœur qui voit et transmet le bien sans se lasser. Et cette joie que gratuitement vous avez reçue de Dieu, s'il vous plaît, donnez-la gratuitement (cf. Mt 10, 8), parce que beaucoup l'attendent ! Beaucoup l'attendent de vous.

Enfin, écoutons les paroles de Jésus à Zachée, qui semblent dites spécialement pour nous aujourd'hui, pour chacun d'entre nous : « Descends vite : aujourd'hui il faut que j'aie demeurer dans ta maison » (v. 5). "Descends vite, parce qu'aujourd'hui je dois rester avec toi. Ouvre-moi la porte de ton cœur". Jésus t'adresse la même invitation : "Aujourd'hui, je dois demeurer dans ta maison". Les JMJ, pourrions-nous dire, commencent aujourd'hui et continuent demain, à la maison, parce que c'est là que Jésus veut te rencontrer désormais. Le Seigneur ne veut pas rester seulement dans cette belle ville ou dans de précieux souvenirs, mais il désire venir chez toi, habiter ta vie de chaque jour : les études et les premières années de travail, les amitiés et les affections, les projets et les rêves. Comme il aime que dans la prière, tout cela lui soit porté ! Comme il espère que parmi tous les contacts et les *chat* de chaque jour il y ait à la première place le fil d'or de la prière ! Comme il désire que sa Parole parle à chacune de tes journées, que son Évangile devienne tien, et qu'il soit ton "navigateur" sur les routes de la vie !

Pendant qu'il demande à venir chez toi, Jésus, comme il l'a fait avec Zachée, t'appelle par ton nom. Jésus nous appelle tous par notre nom. Ton nom est précieux pour Lui. Le nom de Zachée évoquait, dans la langue de l'époque, le souvenir de Dieu. Fiez-vous au souvenir de Dieu : sa mémoire n'est pas un "disque dur" qui enregistre et archive toutes nos données, sa mémoire est un cœur tendre de compassion, qui se plaît à effacer définitivement toutes nos traces de mal. Essayons, nous aussi, maintenant, d'imiter la mémoire fidèle de Dieu et de conserver le bien que nous avons reçu en ces jours. En silence, faisons mémoire de cette rencontre, gardons le souvenir de la présence de Dieu et de sa Parole, ravivons en nous la voix de Jésus qui nous appelle par notre nom. Ainsi prions en silence, en faisant mémoire, en remerciant le Seigneur qui ici nous a voulu et nous a rencontrés.



Angélus

Campus Misericordiae – Cracovie

Dimanche 31 juillet 2016

Chers frères et sœurs,

Au terme de cette célébration, je désire m'unir à vous tous pour rendre grâce à Dieu, Père d'infinie miséricorde, parce qu'il nous a accordé de vivre ces Journées Mondiales de la Jeunesse. Je remercie le Cardinal Dziwisz et le Cardinal Rylko, - artisans infatigables de ces journées – et également pour les prières qui ont été faites et par lesquelles on a préparé cet événement ; et je remercie tous ceux qui ont collaboré pour sa bonne réussite. Un immense « merci » à vous, chers jeunes ! Vous avez rempli Cracovie de l'enthousiasme contagieux de votre foi. Saint Jean-Paul II s'est réjoui du ciel, et il vous aidera à porter partout la joie de l'Évangile.

En ces jours, nous avons fait l'expérience de la beauté de la fraternité universelle dans le Christ, centre et espérance de notre vie. Nous avons écouté sa voix, la voix du Bon Pasteur, vivant au milieu de nous. Il a parlé au cœur de chacun de vous : il vous a renouvelés par son amour, il vous a fait sentir la lumière de son pardon, la force de sa grâce. Il vous a fait faire l'expérience de la réalité de la prière. Ce fut une "oxygénation" spirituelle pour que vous puissiez vivre et marcher dans la miséricorde une fois rentrés dans vos pays et dans vos communautés.

À côté de l'autel, il y a ici l'image de la Vierge Marie, vénérée par saint Jean-Paul II au Sanctuaire du Calvaire. Elle, notre Mère, nous enseigne comment l'expérience vécue ici en Pologne peut être féconde ; elle nous dit de faire comme elle : de ne pas perdre le don reçu, mais de le garder dans le cœur, afin qu'il germe et porte du fruit, par l'action de l'Esprit Saint. De cette façon, chacun de vous, avec ses limites et ses fragilités, pourra être témoin du Christ là où il vit, en famille, en paroisse, dans les associations et dans les groupes, dans les milieux d'étude, de travail, de service, de loisirs, partout où la Providence vous conduira dans votre cheminement.

La Providence de Dieu nous précède toujours. Pensez qu'elle a déjà décidé quelle sera la prochaine étape de ce grand pèlerinage commencé en 1985 par saint Jean-Paul II ! Et par conséquent, je vous annonce avec joie que les prochaines Journées Mondiales de la Jeunesse – après les deux au niveau diocésain – auront lieu en 2019 au Panama !

J'invite les évêques du Panama à s'approcher, pour donner la bénédiction avec moi.

Par l'intercession de Marie, invoquons l'Esprit Saint afin qu'il illumine et soutienne le chemin des jeunes dans l'Église et dans le monde, afin qu'ils soient des disciples et des témoins de la Miséricorde de Dieu.

À présent, récitons ensemble la prière de l'*Angelus*...



Salutation du Pape François à partir du balcon de l'Archevêché de Cracovie

Archevêché de Cracovie

Dimanche 31 juillet 2016

Merci beaucoup pour cette compagnie, pour vous être déplacés afin de me dire au-revoir.

Merci pour l'accueil chaleureux de ces jours-ci.

Et à présent, avant de m'en aller, je voudrais donner la bénédiction. Mais je voudrais également vous demander de ne pas oublier de prier pour moi. Prions ensemble la Vierge, chacun dans sa langue.

Je vous salue Marie.

Bénédiction

[Au-revoir en polonais]

Rencontre avec les volontaires de la JMJ et avec le comité des organisateurs et bienfaiteurs

Tauron Arena, Cracovie

Dimanche 31 juillet 2016

Chers volontaires,

Avant de rentrer à Rome, j'éprouve le désir de vous rencontrer et, surtout, de remercier chacun de vous pour l'engagement, la générosité et le dévouement avec lesquels vous avez accompagné, aidé et servi les milliers de jeunes pèlerins. Merci aussi pour votre témoignage de foi qui, uni à celui des très nombreux jeunes provenant du monde entier, est un grand signe d'espérance pour l'Église et pour le monde. En vous donnant par amour du Christ, vous avez expérimenté combien il est beau de s'engager pour une noble cause.

Et ainsi, j'ai écrit un discours, je ne sais pas s'il est beau ou mal inspiré..., 5 pages. Un peu ennuyeux. Je le remets... Mais on me dit que je peux parler dans n'importe quelle langue. Dans n'importe quelle langue, parce que vous avez tous un traducteur. N'est-ce pas ? Je parle en espagnol ? ["Oui"].

Préparer des Journées Mondiales de la Jeunesse est tout une aventure. C'est s'engager dans une aventure et aller jusqu'au bout ; et aller jusqu'au bout, servir, travailler, œuvrer et ensuite prendre congé. Avant tout, l'aventure, la générosité. Je voudrais vous remercier, volontaires, bienfaiteurs, pour tout ce que vous avez fait. Je voudrais remercier des heures de prière que vous avez faites. Car, je sais que ces Journées ont été pétries de beaucoup de travail mais [aussi] de beaucoup de



prière. Merci aux volontaires qui ont consacré du temps à la prière pour que nous puissions tout mener à bien.

Merci aux prêtres, aux prêtres qui vous ont accompagnés. Merci aux religieuses qui vous ont accompagnés. Aux consacrés. Et merci à vous qui vous êtes engagés dans cette aventure avec l'espérance d'aller de l'avant.

L'évêque, lorsqu'il a fait la présentation, vous a adressé un – je ne sais pas vous allez comprendre ce mot – compliment. Avez-vous compris ? Il vous a adressé un éloge : vous êtes l'espérance de l'avenir. Et c'est vrai. Mais à deux conditions. Voulez-vous être l'espérance pour l'avenir ou non ? ["Oui"].

À deux conditions. Non, il n'est pas nécessaire de payer l'entrée. La première condition, c'est d'avoir de la mémoire. Me demander d'où je viens : mémoire de mon peuple, mémoire de ma famille, mémoire de toute mon histoire. Le témoignage de la deuxième volontaire était plein de mémoire. Plein de mémoire.

Mémoire d'un chemin parcouru, mémoire de ce que j'ai reçu de mes aînés. Un jeune sans mémoire n'est pas une espérance pour l'avenir. Est-ce clair ?

Père, et comment vais-je faire pour avoir de la mémoire ? Parle avec tes parents, parle avec les aînés. Surtout, parle avec tes grands-parents. Est-ce clair ? Ainsi, si tu veux être une espérance pour l'avenir, tu dois recevoir l'éclairage de ton grand-père et de ta grand-mère.

Me promettez-vous que pour préparer Panama, vous allez parler plus avec les grands-parents ? ["Oui"].

Et si les grands-parents sont déjà allés au ciel, allez-vous parler avec les personnes âgées ? ["Oui"]. Et vous leur poserez des questions. Et leur poserez-vous des questions ? ["Oui"].

Posez-leur des questions. Elles sont la sagesse d'un peuple.

Donc, pour être espérance, la première condition, c'est d'avoir de la mémoire. "Vous êtes l'espérance de l'avenir", vous a dit l'évêque.

Seconde condition. Et si pour l'avenir je suis l'espérance et que j'ai la mémoire du passé, il me reste le présent. Que dois-je faire dans le présent ? Avoir du courage. Avoir du courage. Être audacieux, être audacieux, ne pas avoir peur. Écoutons le témoignage, l'adieu, le témoignage d'adieu de notre compagnon vaincu par le cancer. Il voulait être ici et il n'y est pas parvenu, mais il a eu du courage. Le courage d'affronter et le courage de continuer à lutter même dans les pires conditions. Ce jeune n'est pas ici aujourd'hui, mais ce jeune a semé l'espérance pour l'avenir.

Donc, pour le présent ? Courage. Pour le présent ? ["Courage"]

Audace, courage. Est-ce clair ? ["Oui"].

Et donc, si vous avez... Quel était la première chose ? ["Mémoire"]



Et si vous avez du....[“courage”], vous serez l’espérance.... [“de l’avenir”].

Est-ce que tout est clair ? [“Oui”]. Bien.

Je ne sais pas si je serai au Panama, mais je peux vous assurer d’une chose : que Pierre sera au Panama. Et Pierre vous demandera si vous avez parlé avec vos grands-parents, si vous avez parlé avec les personnes âgées pour avoir de la mémoire, si vous avez eu de courage et de l’audace pour affronter les situations et si vous avez semé des choses pour l’avenir. Et vous poserez des questions à Pierre. Est-ce clair ? [“Oui”].

Que Dieu vous bénisse à profusion. Merci ! Merci pour tout !

Et maintenant, maintenant ensemble, chacun dans sa langue, nous allons prier la Vierge.

Je vous salue Marie.

Et je vous demande de prier pour moi. Ne l’oubliez pas, et je vous donne la bénédiction.

Bénédiction.

Ah, et j’oubliais... Comment c’était ? [“Mémoire, courage, avenir”]

Chers volontaires,

Avant de rentrer à Rome, j’éprouve le désir de vous rencontrer et, surtout de remercier chacun de vous pour l’engagement, la générosité et le dévouement avec lesquels vous avez accompagné, aidé et servi les milliers de jeunes pèlerins. Merci aussi pour votre témoignage de foi qui, uni à celui des très nombreux jeunes provenant de chaque partie du monde, est un grand signe d’espérance pour l’Église et pour le monde. En vous donnant par amour du Christ, vous avez expérimenté combien il est beau de s’engager pour une noble cause, et combien il est gratifiant de faire, en compagnie de tant d’amis, un parcours fatigant aussi, mais qui change la fatigue en joie et le dévouement en une nouvelle richesse de connaissance et d’ouverture à Jésus, au prochain, à des choix de vie importants.

Comme expression de ma gratitude, je voudrais partager avec vous un don qui nous est offert par la Vierge Marie, qui aujourd’hui est venue nous visiter dans l’image miraculeuse de Kalwaria Zebrzydowska, si chère au cœur de saint Jean-Paul II. En effet, dans le mystère évangélique de la Visitation (cf. Lc 1, 39-45), nous pouvons trouver une icône du volontariat chrétien. De là je prends trois attitudes de Marie et je vous les laisse, afin qu’elles vous aident à lire l’expérience de ces jours et à avancer sur le chemin du service. Ces attitudes sont l’écoute, la décision et l’action.

D’abord : l’écoute. Marie part en voyage à partir d’une parole de l’ange : « Élisabeth, ta parente, a conçu, elle aussi, un fils dans sa vieillesse... » (Lc 1, 36). Marie sait écouter Dieu : il ne s’agit pas simplement d’entendre, mais d’une écoute faite d’attention, d’accueil, de disponibilité. Et pensons aux nombreuses fois où nous nous mettons de façon distraite devant le Seigneur ou devant les autres, et où nous n’écoutons pas vraiment. Marie écoute aussi les faits, les événements de la vie,



elle est attentive à la réalité concrète et ne s'arrête pas à la superficie, mais elle cherche à en recueillir la signification. Marie a su qu'Élisabeth, maintenant vieille, attendait un enfant ; et elle voit là la main de Dieu, le signe de sa miséricorde. Cela arrive aussi dans notre vie : le Seigneur est à la porte et il frappe de nombreuses manières, il place des signes sur notre chemin et nous appelle à les lire à la lumière de l'Évangile.

La seconde attitude de Marie est la décision. Marie écoute, elle réfléchit, mais elle sait faire aussi un pas en avant : elle décide. Il en a été ainsi dans le choix fondamental de son existence : « Voici la servante du Seigneur ; que tout m'advienne selon ta parole » (Lc 1, 38). Il en est aussi de même aux noces de Cana, lorsque Marie s'aperçoit du problème et décide de s'adresser à Jésus pour qu'il intervienne : « Ils n'ont pas de vin » (Jn 2, 3). Dans la vie il est souvent difficile de prendre de décisions, si bien que nous tendons à les renvoyer, même à laisser les autres décider à notre place ; ou nous préférons nous laisser trainer par les événements, suivre la "tendance" du moment ; parfois nous comprenons ce que nous devrions faire, mais nous n'en avons pas le courage, parce que cela nous semble trop difficile d'aller à contre-courant... Marie ne craint pas d'aller à contre-courant : le cœur enraciné dans l'écoute, elle décide, en assumant tous les risques, mais pas seule, avec Dieu !

Et enfin l'action. Marie s'est mise en route et elle va « avec empressement... » (Lc 1, 39). Malgré les difficultés et les critiques qu'elle aura reçues, elle ne tarde pas, elle n'hésite pas, mais elle va, et elle va « avec empressement... », parce qu'en elle il y a la force de la Parole de Dieu. Et son agir est plein de charité, plein d'amour : c'est l'empreinte de Dieu. Marie va chez Élisabeth, non pour s'entendre dire qu'elle est bonne, mais pour l'aider, pour se rendre utile, pour servir. Et dans cette sortie de chez elle, d'elle-même, par amour, elle porte ce qu'elle a de plus précieux : Jésus, le Fils de Dieu, le Seigneur. Élisabeth l'accueille immédiatement : « D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? » (Lc 1, 43) ; l'Esprit Saint suscite en elle des résonances de foi et de joie : « Car, lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi » (Lc 1, 44).

Dans le volontariat aussi, chaque service est important, même le plus simple. Et le sens ultime est l'ouverture à la présence de Jésus ; c'est l'expérience de l'amour qui vient d'en haut qui met en chemin et remplit de joie. Le volontaire des Journées mondiales de la Jeunesse n'est pas seulement un "agent", il est toujours un évangéliste, parce que l'Église existe et œuvre pour évangéliser.

Marie, ayant terminé son service à Élisabeth, est retourné chez elle, à Nazareth. Avec délicatesse et simplicité, comme elle est venue, elle s'en va. Vous aussi, très chers, vous ne verrez pas tous les fruits du travail accompli ici à Cracovie, ou durant les "jumelages". Vos sœurs et vos frères que vous avez servis les découvriront dans leur vie et en jouiront. C'est la gratuité de l'amour ! Mais Dieu connaît votre dévouement, votre engagement et votre générosité. Lui – soyez-en sûrs – ne manquera pas de vous récompenser pour tout ce que vous avez fait pour cette Église des jeunes, qui s'est rassemblée en ces jours à Cracovie avec le Successeur de Pierre. Je vous confie à Dieu et à la Parole de sa grâce (cf. Ac 20, 32) ; je vous confie à notre Mère, modèle du volontariat chrétien ; et je vous demande, s'il vous plaît, de ne pas oublier de prier pour moi.



Conférence de presse du Saint-Père au cours du vol de retour de la Pologne

Vol Papal

Dimanche 31 juillet 2016

(Père Lombardi)

Saint-Père, merci beaucoup d'être ici avec nous, au retour de ce voyage. Malgré l'orage de ce soir, il me semble que tout s'est si bien passé, que nous sommes tous très heureux et contents et nous espérons que vous aussi, vous êtes content de ces journées. Comme d'habitude, nous vous poserons quelques questions. Mais si vous voulez nous dire quelque chose en introduction, nous sommes à votre disposition...

(Pape François)

Bonsoir, je vous remercie pour votre travail et votre compagnie. Je voudrais vous exprimer, parce que vous êtes collègues de travail, mes condoléances pour la mort d'Anna Maria Jacobini. Aujourd'hui, j'ai reçu sa sœur, son neveu et sa nièce, ils étaient très affligés par ce qui s'est passé... C'est une chose triste de ce voyage.

Je voudrais également remercier le Père Lombardi et Mauro parce que cela aura été le dernier voyage qu'ils font avec nous. Le Père Lombardi a été à Radio Vatican pendant plus de 25 ans, et pendant 10 ans sur les vols. Et Mauro a été pendant 37, 37 ans responsable des bagages sur les vols. Je remercie beaucoup Mauro et le Père Lombardi. Et ensuite, à la fin, nous remercierons avec un gâteau...

Et je suis à votre disposition. Le voyage est bref... Nous ferons vite cette fois-ci.

(Père Lombardi)

Merci, Saint-Père. Nous laissons la première question, comme de coutume, à l'une de nos collègues polonaises. Magdalena Wolinska de Tvp.

(Magdalena Wolinska - Tvp)

Saint-Père, dans votre premier discours à Wawel, immédiatement après votre arrivée à Cracovie, vous avez dit que vous étiez content de commencer à connaître l'Europe du centre-est précisément par la Pologne. Au nom de notre pays, je voudrais vous demander comment avez-vous fait l'expérience de cette Pologne au cours de ces cinq jours ? Comment vous est-elle parue ?

(Pape François)

C'était une Pologne spéciale, parce que c'était une Pologne "envahie" encore une fois, mais cette fois, par les jeunes ! Cracovie, ce que j'en ai vu, m'a semblé très belle. Les Polonais sont des gens très enthousiastes... Voyez ce soir : avec la pluie, le long des rues, et pas seulement les jeunes, mais



aussi les femmes âgées... C'est de la bonté, de la noblesse ! J'avais l'expérience des Polonais que j'avais connus quand j'étais enfant : là où travaillait mon père, de nombreux Polonais étaient venus travailler après la guerre. C'étaient de braves gens... Et cela est resté dans mon cœur. J'ai retrouvé cette bonté qui est la vôtre. Quelque chose de beau. Merci !

(Père Lombardi)

A présent, nous donnons la parole à une autre de nos collègues polonaises, Ursula... de Polsat. Je demande à Marco Ansaldo de se préparer, en s'approchant.

(Urzula Rzepczak - Polsat)

Saint-Père, nos jeunes enfants ont été émus par vos paroles, qui correspondent très bien à leur réalité et à leurs problèmes. Mais vous aussi, vous utilisiez dans vos discours les mots et les expressions propres au langage des jeunes. Comment vous êtes-vous préparé ? Comment avez-vous réussi à donner tant d'exemples si proches de leur vie, de leurs problèmes, et en employant leurs mots ?

(Pape François)

J'aime parler avec les jeunes. Et j'aime écouter les jeunes. Ils me mettent toujours en difficulté, parce qu'ils me disent des choses auxquelles je n'ai pas pensé ou auxquelles je n'ai pensé qu'à moitié. Les jeunes éveillés, les jeunes créatifs... J'aime cela et, à partir de là, j'emprunte ce langage. Souvent, je dois demander : "Mais que signifie ceci ?", et ils m'expliquent ce que cela signifie. J'aime parler avec eux. Notre avenir, ce sont eux, et nous devons dialoguer. Ce dialogue entre passé et avenir est important. C'est pour cela que je souligne tant le rapport entre les jeunes et les grands-parents, et quand je dis "grands-parents", je veux dire les plus âgés et ceux qui ne sont pas si âgés — mais moi oui ! — pour apporter également notre expérience, afin qu'ils écoutent le passé, l'histoire, qu'ils la reprennent et la fassent avancer avec le courage du présent, comme je l'ai dit ce soir. Cela est important, important ! Je n'aime pas entendre dire : "Mais ces jeunes disent des bêtises !". Nous aussi, nous en disons tant ! Les jeunes disent des bêtises et disent des choses bonnes, comme nous, comme tous. Mais il faut les écouter, parler avec eux, parce que nous devons apprendre d'eux et eux doivent apprendre de nous. C'est ainsi. C'est ainsi que se fait l'histoire, et c'est ainsi qu'elle se déroule sans fermetures, sans censures. Je ne sais pas, c'est ainsi. C'est ainsi que j'apprends ces mots.

(Père Lombardi)

Merci beaucoup. Et à présent, nous donnons la parole à Marco Ansaldo, de "La Repubblica", qui pose la question pour le groupe italien... Et entre temps, que Frances D'Emilio se prépare et s'approche...

(Marco Ansaldo – "La Repubblica")

Votre Sainteté, la répression en Turquie et les quinze jours qui ont suivi le coup d'Etat, d'après la quasi-totalité des observateurs internationaux, a été sans doute pire que le coup d'Etat. Des catégories entières ont été frappées : militaires, magistrats, administrateurs publics, diplomates,



journalistes. Je cite des informations provenant du gouvernement turc : on parle de plus de 13.000 arrestations, plus de 50.000 personnes “limogées”. Une purge. Avant-hier, le président Recep Tayyip Erdogan a répondu aux critiques étrangères : “Occupez-vous de vos affaires !”. Nous voudrions vous demander : Pourquoi n’êtes-vous pas intervenu, n’avez-vous pas parlé jusqu’à présent ? Craignez-vous peut-être qu’il puisse y avoir des répercussions sur la minorité catholique en Turquie ? Merci !

(Pape François)

Lorsque j’ai dû dire quelque chose qui ne plaisait pas à la Turquie, mais dont j’étais certain, je l’ai dite, avec les conséquences que vous connaissez. Je leur ai dit ces mots... j’étais sûr de moi. Je n’ai pas parlé parce que je ne suis pas encore sûr, avec les informations que j’ai reçues, de ce qui se passe là-bas. J’écoute les informations qui arrivent à la Secrétairerie d’Etat, et aussi celles de certains analystes politiques importants. J’étudie la question également avec les collaborateurs de la Secrétairerie d’Etat et les choses ne sont pas encore claires. C’est vrai, il faut toujours éviter la souffrance aux catholiques — et cela, nous le faisons tous — mais pas au prix de la vérité. Il existe la vertu de la prudence — il faut dire cela, quand, comment — mais dans mon cas, vous êtes témoins que lorsque j’ai dû dire quelque chose qui touchait la Turquie, je l’ai dit.

(Père Lombardi)

A présent, nous donnons la parole à Frances D’Emilio, qui est la collègue de l’Associated Press, la grande agence de langue anglaise.

(Frances D’Emilio – Associated Press)

Bonsoir. Ma question est une question que beaucoup de personnes se posent ces jours-ci, parce qu’il est apparu en Australie que la police australienne enquêterait sur de nouvelles accusations contre le cardinal Pell, et cette fois, les accusations concernent des abus sur les mineurs, qui sont très différentes des accusations précédentes. La question que je me pose, et que beaucoup d’autres ont posée, est la suivante: selon vous, quelle serait la chose juste à faire à l’égard du cardinal Pell, étant donné la situation grave, la place si importante et la confiance dont il bénéficie de votre part ?

(Pape François)

Merci. Les premières nouvelles qui sont parvenues étaient confuses. Il s’agissait d’informations qui remontaient à quarante ans et la police elle-même n’y avait pas prêté attention dans un premier temps. Quelque chose de confus. Puis, toutes les plaintes ont été présentées à la justice, et en ce moment, elles sont entre les mains de la justice. Il ne faut pas juger avant que la justice ne juge. Si j’émettais un jugement en faveur ou contre le cardinal Pell, cela ne serait pas bon, car je jugerais avant. C’est vrai, le doute subsiste. Et il existe un principe clair du droit: in dubio pro reo. Nous devons attendre la justice et ne pas porter auparavant un jugement médiatique, parce que cela n’aide pas. Le jugement des commérages, et après ? On ne sait pas quelle sera l’issue. Attendre ce que décidera la justice. Une fois que la justice aura parlé, je parlerai moi. Merci !

(Père Lombardi)



A présent, nous donnons la parole à Hernán Reyes de Télam. Je le prie de s'approcher. Comme nous le savons, il est argentin et il représente maintenant l'Amérique latine parmi nous.

(Hernán Reyes)

Comment vous sentez-vous après la chute de l'autre jour ? Nous voyons que vous allez bien... C'est la première question. La deuxième: la semaine dernière, le secrétaire général d'Unasur, Ernesto Samper, a parlé d'une médiation du Vatican au Venezuela. Est-ce un dialogue concret ? Est-ce une possibilité réelle ? Et comment pensez-vous que cette médiation, grâce à la mission de l'Eglise, puisse aider la stabilisation du pays ?

(Pape François)

Tout d'abord la chute. Je regardais la Vierge et j'ai oublié qu'il y avait une marche... Je tenais l'encensoir à la main... Quand j'ai senti que je tombais, je me suis laissé tomber et cela m'a sauvé, parce que si j'avais opposé une résistance, j'aurais eu des conséquences. Rien. Je vais très bien.

La deuxième était ? Le Venezuela. Il y a deux ans j'ai eu une rencontre avec le président Maduro, très, très positive. Ensuite, il a demandé une audience l'année dernière : c'était un dimanche, le lendemain de mon retour de Sarajevo. Mais après, il a annulé cette rencontre, parce qu'il avait une otite et qu'il ne pouvait pas venir. Par la suite, j'ai laissé passer du temps et je lui ai écrit une lettre. Il y a eu des contacts — tu en as mentionné un — en vue d'une éventuelle rencontre. Oui, avec les conditions que l'on pose dans ces cas. Et l'on pense, en ce moment... mais je ne suis pas sûr, et je ne peux pas en garantir la certitude, est-ce clair ? Je ne suis pas sûr que dans le groupe de la médiation quelqu'un... et je ne sais pas si le gouvernement lui-même — mais je n'en suis pas sûr — veut un représentant du Saint-Siège. Telle était la situation jusqu'au moment où je suis parti de Rome. Mais les choses en sont là. Dans le groupe se trouve [José Luis Rodríguez] Zapatero d'Espagne, [Martín] Torrijos et un autre, et un quatrième, disait-on, du Saint-Siège. Mais de cela je ne suis pas sûr...

(Père Lombardi)

A présent, nous donnons la parole à Antoine-Marie Izoard di I-Media, de France. Et nous savons ce que vit la France ces derniers jours...

(Antoine-Marie Izoard)

Très Saint-Père, avant tout nous vous présentons nos vœux, ainsi qu'au père Lombardi et également au père Spadaro, pour la fête de saint Ignace.

La question est un peu difficile. Les catholiques sont sous le choc — et pas seulement en France — après l'assassinat barbare du père Jacques Hamel dans son église alors qu'il célébrait la Messe. Il y a quatre jours, ici, vous nous avez à nouveau dit que toutes les religions veulent la paix. Mais ce saint prêtre de 86 ans a été clairement tué au nom de l'islam. Donc, Saint-Père, j'ai deux brèves questions. Pourquoi, quand vous parlez de ces actes violents, parlez-vous toujours de terroristes, mais jamais d'islam ? Vous n'utilisez jamais le terme "islam". Et ensuite, outre les prières et le



dialogue, qui bien évidemment sont essentiels, quelle initiative concrète pouvez-vous lancer ou peut-être suggérer pour s'opposer à la violence islamique ? Merci, Votre Sainteté.

(Pape François)

Je n'aime pas parler de violence islamique, car tous les jours, quand je feuillète les journaux je vois des violences, ici en Italie : celui qui tue sa fiancée, un autre qui tue sa belle-mère... Et il s'agit de catholiques baptisés violents ! Ce sont des catholiques violents... Si je parlais de violence islamique, je devrais également parler de violence catholique. Tous les musulmans ne sont pas violents ; tous les catholiques ne sont pas violents. C'est comme une salade de fruits, il y a de tout, il existe des personnes violentes appartenant à ces religions. Une chose est vraie : je crois que dans presque toutes les religions, il y a toujours un petit groupe fondamentaliste. Fondamentaliste. Nous en avons. Et quand le fondamentalisme arrive à tuer — mais on peut tuer avec la langue, et c'est l'apôtre Jacques qui le dit, pas moi, et aussi avec un couteau — je crois qu'il n'est pas juste d'identifier l'islam avec la violence. Cela n'est pas juste et cela n'est pas vrai ! J'ai eu un long dialogue avec le grand imam de l'université d'al-Azhar et je sais ce qu'ils pensent : ils cherchent la paix, la rencontre. Le nonce d'un pays africain me disait que, dans la capitale, il y a toujours une queue de personnes — c'est toujours plein ! — à la Porte Sainte du jubilé : certains s'approchent des confessionnaux, d'autres prient sur les bancs. Mais la majorité va devant, devant, prier à l'autel de la Vierge : ce sont des musulmans qui veulent faire le jubilé. Ce sont des frères. Quand j'ai été en Centrafrique, je suis allé chez eux et l'imam est même monté sur la papamobile. On peut très bien cohabiter. Mais il y a de petits groupes fondamentalistes. Et je me demande aussi combien de jeunes — combien de jeunes ! — que nous Européens avons laissés vides d'idéaux, qui n'ont pas de travail, qui s'adonnent à la drogue, à l'alcool... ils vont là-bas et se font enrôler dans des groupes fondamentalistes. Oui, nous pouvons dire que ce qu'on appelle Isis est un Etat islamique qui se présente comme violent, car quand il nous fait voir sa "carte d'identité", il nous montre comment, sur la côte libyenne, il égorge les Egyptiens, ou des choses de ce genre. Mais il s'agit d'un petit groupe fondamentaliste, qui s'appelle Isis. Mais on ne peut pas dire — je crois que cela n'est pas vrai et que ce n'est pas juste — que l'islam est terroriste.

(Antoine-Marie Izoard)

Une initiative concrète de votre part pour lutter contre le terrorisme, la violence...

(Pape François)

Le terrorisme est partout ! Pensez au terrorisme tribal de certains pays africains... Le terrorisme — je ne sais pas si je dois le dire, parce que c'est un peu dangereux — grandit quand il n'y a pas d'autre option, quand au centre de l'économie mondiale il règne le dieu argent et non la personne, l'homme et la femme. Cela est déjà le premier terrorisme. Tu as chassé la merveille de la création, l'homme et la femme, et tu as mis à sa place l'argent. Cela est un terrorisme de base contre toute l'humanité. Pensons-y !

(Père Lombardi)



Merci, Votre Sainteté. Etant donné que ce matin a été faite l'annonce de Panama comme lieu des prochaines Journées mondiales de la jeunesse, il y a ici un collègue qui voulait vous offrir un petit don pour vous préparer à ces journées.

(Javier Martínez Brocal)

Saint-Père, vous nous avez dit auparavant, lors de la rencontre avec les volontaires, que vous ne serez peut-être pas présent à Panama. Mais vous ne pouvez pas faire cela, car nous vous attendons au Panama !

(Pape François – en espagnol)

Si je n'y vais pas, il y aura Pierre !

(Javier Martínez Brocal)

Nous pensons que vous y serez ! Je vous apporte deux choses de la part des Panaméens : une chemise portant le numéro 17, qui est votre date de naissance, et le chapeau que portent les paysans du Panama. Ils m'ont demandé de vous le faire porter... lorsque vous [voudrez] saluer les panaméens. Merci !

(Pape François – en espagnol)

J'en remercie vivement les Panaméens. Je vous souhaite de bien vous préparer, avec la même force, la même spiritualité et la même profondeur avec lesquelles se sont préparés les Polonais, les habitants de Cracovie et tous les Polonais.

(Antoine-Marie Izoard)

Sainteté, au nom de mes collègues journalistes, parce que je suis un peu obligé de les représenter, je voulais moi aussi dire deux mots, si Votre Sainteté me le permet, sur le père Lombardi, pour le remercier.

Il est impossible de résumer 10 ans de présence du père Lombardi au Bureau de presse : avec le Pape Benoît, puis un interrègne inédit, ensuite votre élection, Saint-Père, et les surprises qui ont suivi. Ce que l'on peut certainement rappeler est sa disponibilité constante, l'engagement et le dévouement du Père Lombardi ; son incroyable capacité à répondre ou pas à nos questions, souvent étranges, et cela aussi est un art. Et également son sens de l'humour un peu britannique : dans toutes les situations, même les pires. Et nous en avons de nombreux exemples.

[s'adressant au père Lombardi] Bien entendu, nous accueillons avec joie vos successeurs, deux journalistes compétents ; mais nous n'oublions pas que, outre le journaliste, vous étiez et êtes encore à présent un prêtre et aussi un jésuite. Nous ne manquerons pas en septembre de fêter dignement votre départ pour d'autres fonctions, mais nous voulons dès à présent vous présenter nos vœux. Des vœux de bonne fête de saint Ignace, mais aussi de longue vie, de 100 ans, comme on dit en Pologne, de service humble. *Stolat*, dit-on en Pologne : *Stolat* père Lombardi !





Photos : Paulina Krzyżak - flickr.com / Światowe Dni Młodzieży Krakow 2016





Cr

